

**LES AMIS  
DE FLAUBERT**

**BULLETIN N° 20**



# LES AMIS DE FLAUBERT

## SOMMAIRE

- I. Editorial . . . . . A. Dubuc
- II. Sur la récente thèse médicale du D<sup>r</sup> Gallet, consacrée à Flaubert : « Quel diagnostic aurions-nous fait si nous l'avions soigné ? .. D<sup>r</sup> Galerant
- III. Les quotidiens rouennais et la mort de Flaubert A. Dubuc
- IV. Flaubert vu par les Goncourt : Extraits du journal des Goncourt (suite), années 1888-89 . . . X..
- V. Lettre inédite de Flaubert. (Gazette de Lausanne)
- VI. Notes de lecture :  
Lettre de guerre d'Alain. — Bulletin Charavay. — Extrait de Georges Poulet. — Extraits de Jacques Heim. — Le catalogue de Chantilly. — « Se lamenter de ».
- VII. Vente d'ouvrages :  
Madame Bovary.
- VIII. Nécrologie :  
Edmond Ledoux et Léon Letellier.
- IX. Spectacles et Manifestations :  
L'Évocation Sentimentale par la Comédie de Bellegarde. Au Cimetière Monumental.
- X. La Vie de la Société :  
Élection du nouveau Président. — Le nouveau Bibliothécaire de la Mairie de Canteleu. — Les travaux de nos membres. — Le prochain numéro consacré en grande partie à Salammbô. — La table des numéros parus. — Erratum.
- XI. Bibliographie concernant Flaubert, Maupassant et Bouilhet.
- XII. Liste des membres de la Société.

## ÉDITORIAL

Ce fut pour tous ceux qui le connaissaient, une pénible surprise d'apprendre par le journal, le matin du 8 septembre, le décès de M. Jacques Toutain, notre président, que nous avions encore rencontré quelques jours auparavant, plein d'allant, de projets et de santé. Nous mesurâmes d'emblée les conséquences fâcheuses de sa trop rapide disparition, pour toutes les Sociétés, comme la nôtre, qu'il dirigeait avec une ardeur, un dévouement, un entrain et une fougue presque juvéniles.

Nous nous le répétons à ses obsèques, où nous étions venus nombreux, malgré la dispersion habituelle des vacances, pour lui manifester notre reconnaissance. Nous savions qu'il faudrait bientôt le remplacer, que parmi nous, un Rouennais serait choisi, qu'il devrait à son tour se dévouer pour assurer sa succession et maintenir debout l'œuvre que son père et lui avaient mise ou remise sur pied, et développée durant un demi-siècle. Avec la vie moderne, accélérée et exigeante, toutes les présidences sont pénibles à exercer aujourd'hui et leurs titulaires ont souvent l'impression de porter une sorte de couronne d'épines. Même, avec ce sentiment au départ, il doit toujours se trouver dans une société, un membre qui accepte pour le bien commun, de poursuivre ce que d'autres, en des temps plus simples et mieux disposés, avaient voulu devoir créer.

L'amitié du plus grand nombre, beaucoup plus que ma compétence limitée de l'œuvre flaubertienne, a voulu que je sois sollicité aussi bien de l'intérieur de notre groupement, qu'espéré de l'extérieur, pour continuer leur œuvre. On admettra que je suis de fort ancienne souche rouennaise, qu'en particulier mes grands-parents ont connu plusieurs membres de la famille Flaubert et qu'aussi, je dois avoir ce caractère des Rouennais qui ne déplaisait pas au romancier ; car il ne les plaçait pas nécessairement tous dans le même moule. Il me plaît parfois de reprendre avec rudesse la vieille hache d'abordage d'autres ancêtres dieppois, lorsque je juge mes compatriotes trop timorés ou hésitants. C'est sans doute l'un des rares points communs que je dois avoir avec Flaubert. Je me suis demandé si cette analogie dans le comportement n'avait pas joué un rôle essentiel dans le choix déterminant de nos collègues. Si j'ai accepté cette mission supplémentaire, alors que j'en remplis d'autres, à la Société Libre d'Emulation ou au Syndicat d'Initiatives, c'est parce que j'ai pensé que, sur le plan rouennais et normand comme sur celui beaucoup plus vaste de la littérature française et universelle, notre Société a le devoir d'exister et de se maintenir dans sa ville natale.

Avec l'aide et l'appui d'une petite équipe résolue et éprouvée, avec

le désir certain de tous de persévérer, nous franchirons ce cap douloureux. Nous maintiendrons d'abord et en même temps, nous tâcherons sur l'exemple fourni par d'autres sociétés analogues, comme celles de Balzac, de Chateaubriand, de Zola, de Stendhal, d'Alain, de découvrir la formule qui convient le mieux à notre auteur et aussi à nos possibilités régionales et françaises.

Mais d'abord, à chacun de nous nos devoirs.

Il est nécessaire que nos membres aient le sentiment de leurs obligations et que, surtout dans leur entourage, ils s'efforcent de nous découvrir de nouveaux adhérents. Les temps sont durs, peut-être, diront certains : ils l'ont toujours été. Nous ne sommes que deux cent cinquante. Or, pour publier chaque année deux Bulletins convenables, si possible judicieusement illustrés, plaisants à l'œil, il faudrait être presque le double. Est-ce vraiment impossible, rien que dans la région normande ? La liste des adhérents devrait vous en convaincre. Actuellement, pour qu'une société éditant un Bulletin puisse vivre à son aise, il lui faut cinq mille nouveaux francs par an. Les grands mécènes individuels d'autrefois ont disparu, mais est-ce que les puissantes Sociétés bancaires ou industrielles ne pourraient pas nous verser des cotisations de membres d'honneur ? Aidez-nous d'abord et les providences municipale et départementale feront le reste. Comptons surtout sur nous-mêmes, nous y gagnerons en vitalité. Le bureau d'une Société n'est que son moteur et le meilleur moteur du monde — ce qui n'est certainement pas notre cas — ne vaut guère si, faute de carburant en quantité suffisante, il est contraint de tourner au ralenti. Cherchez-nous un ou deux nouveaux membres, Ne craignez jamais de majorer vos cotisations, si vous désirez notre amélioration.

De notre côté, nous pensons moins modifier qu'améliorer. Nous continuerons comme par le passé à nous rendre en décembre sur la tombe de Flaubert et en mai, à Croisset, à organiser à Rouen ou ailleurs une ou deux conférences, à veiller de près à tout ce qui intéresse Flaubert et ses amis. Ne perdons jamais de vue qu'après les périssables attachements familiaux, notre Société concrétise sa famille intellectuelle. On peut être Flaubertiste pour maintes raisons qui ne se rejoignent pas nécessairement toutes, pour la magnificence de son style, pour l'élan de sa pensée, pour sa souffrance littéraire, parce qu'il représente une forte expression de sa province et il doit y en avoir encore d'autres. Quels que puissent avoir été les motifs intimes de notre adhésion, nous avons tous à cœur de servir sa mémoire, de contribuer au rayonnement de son œuvre et au développement de son étude critique. Nous songeons à améliorer ce bulletin, lien naturel entre tous les Flaubertistes du monde. Nous demandons au plus avertis de nous réserver leurs articles, et aux autres, de nous communiquer les extraits de journaux, les notes de lecture et leurs découvertes qui, si petites soient-elles, peuvent souvent être publiées et apporter un éclaircissement souhaité sur des points demeurés obscurs.

Que chacun aussi n'oublie pas que c'est un devoir de critiquer, de faire connaître son opinion sur ce qui lui paraît bien, et aussi, mal. Ce sera pour moi un signe évident d'intérêt et de vitalité auquel je serai agréablement sensible : le silence est toujours déroutant. Donc, que chacun veuille bien prendre sa rame et la conduite du gouvernail en sera mieux assurée !

Nous croyons sincèrement que Croisset, uniquement à cause de Flaubert, a été au siècle dernier, l'un des hauts-lieux de la littérature française. Il nous suffit parfois d'y amener des étudiants étrangers, d'Afrique ou d'Amérique même, d'y noter leur silence religieux, d'y sentir la surprise et l'embarras de leur émotion, pour comprendre ce que les romans de Flaubert représentent à leurs yeux et dans leurs pensées. Un homme a vécu là, en ermite, à la fois obstiné et altruiste, pour la grandeur et la beauté de sa langue natale. Ils le savent et ils le sentent. Croisset a été au XIX<sup>e</sup> siècle comme l'école de Rouen des Lettres Françaises.

C'est pourquoi nous avons le dessein de donner dans notre Bulletin une place accrue à ses amis les plus notoires, comme les fidèles Bouilhet et Maupassant, de formation rouennaise, mais aussi d'y associer tous les autres, littérateurs ou non, qui vinrent ou lui écrivirent à Croisset et qui ont pu, par des incidences, avoir une résonance dans sa vie d'homme comme dans son œuvre. Il nous apparaît qu'en agissant ainsi, nous favoriserons un nouvel élan de son œuvre critique et que nous le placerons sur sa voie naturelle et humaine. Nous devons éviter de trop le louer, pour en faire une sorte d'écrivain-dieu, mais seulement ce qui lui plut d'être : un homme-écrivain ; c'est tellement plus simple et plus vrai.

Tout président, à l'imitation d'un capitaine, aime entraîner l'attaque, distribuer le jeu et imprimer un style particulier qu'il essaie de communiquer à ses autres joueurs. Voici, à mon sens, la meilleure formule que nous devons utiliser actuellement.

Corneille et Flaubert sont les deux noms les plus prestigieux de Rouen. Tous deux ont leurs admirateurs qui sont souvent les mêmes. En Flaubertistes, nous avons un rôle et des devoirs à remplir. Ils seront d'autant plus faciles pour les responsables, dans la mesure où chacun à sa place aura réfléchi à ces lignes et accepté de pratiquer le jeu avec entrain et avec le style que je lui soumetts à dessein.

André DUBUC  
avril 1962.

Le bureau des Amis de Flaubert remercie les journaux qui ont annoncé la mort de M. Jacques Toutain et qui ont cru bon de signaler ses travaux, son dévouement et ses nombreuses activités culturelles dans sa ville natale.

## QUEL DIAGNOSTIC AURIONS-NOUS FAIT SI NOUS AVIONS SOIGNÉ GUSTAVE FLAUBERT ?

Notes pour l'analyse de l'ouvrage du Docteur GALLET <sup>(1)</sup>

*Sous ce titre, M. le Docteur Gallet a soutenu le 20 décembre 1960 à Paris, une thèse médicale qui a obtenu la mention très honorable.*

*M. le Docteur Galérant qui a, de son côté, souvent et longuement étudié le Cas Flaubert, a bien voulu, sur la thèse intéressante de son confrère, écrire le chapitre que nous sommes heureux de publier.*

**Auteur.** — Un Normand de Flers.

**Idée.** — Née au cours de conversations avec moi à l'Hôpital de Petit-Quevilly, où le docteur Gallet était interne.

**Partie technique.** — C'est le chapitre nécrologique. Il a été spécialement étudié sous la direction du docteur Clément, neurochirurgien.

**Thèse soutenue** le 20 décembre 1960 devant un jury présidé par le professeur L. Binet, doyen de la Faculté de Médecine de Paris. Mention « Très honorable » (la plus élevée).

L'ouvrage est essentiellement consacré à l'étude de la « maladie de nerfs » de G. Flaubert.

La mort de l'écrivain fait seulement l'objet de quelques lignes, parce que sa nature ne pose aucun problème susceptible de mériter un travail spécial.

A ce propos, il est bon de faire observer que :

1° L'opinion selon laquelle le décès était dû à une hémorragie cérébrale est la plus vraisemblable, et de loin, parce qu'elle émane du docteur Tourneux, praticien chevronné, arrivé presque immédiatement au chevet du mourant.

2° Un homme de soixante ans, très corpulent, de type « sanguin » (ce n'est pas un terme médical), qui se donne très peu d'exercice et souffre d'artérite (on dirait un artério-scléreux, ce qui n'est pas non plus très médical), finit presque toujours de cette manière, à moins que ce ne soit d'un infarctus myocardique.

3° Les paroles que Goncourt prête au docteur Pouchet (on a voulu mouler son bras, on n'a pas pu, car la main avait gardé une terrible contracture), s'apparentent au plus mauvais roman policier. Si Pouchet l'a dit, ce dont on peut douter, cela prouve qu'il n'avait jamais retenu une ligne de son cours de médecine légale. Sinon, il aurait su qu'un

(1) La thèse du Docteur P. Gallet, « Quel diagnostic aurions-nous fait, si nous avions soigné Flaubert ? » (52 p.) a été éditée par Foulon et Cie, 29, rue Deparceux, Paris, 1960.

cadavre ne se contracte pas, car la contraction musculaire est un phénomène propre à la vie, le cadavre devient d'abord flaccide, puis rigide et cette rigidité est uniquement fonction de la position qu'on lui fait prendre dès que la vie a pris fin. Il aurait donc suffi que le moulage soit effectué très tôt après la mort pour que la main prenne n'importe quelle position ou qu'on eut la précaution de lui donner une position choisie pour que le moulage désiré soit possible. A la rigueur, on pouvait parfaitement mouler la main 24 à 48 heures après l'apparition de la rigidité cadavérique, car ce phénomène disparaît dès que commence la décomposition.

4° L'hypothèse du suicide, fondée sur l'aspect boursoufflé du visage, est insoutenable sans bousculer les données élémentaires de la médecine légale.

En résumé, on ne saurait trop engager les critiques littéraires à consulter, avant d'écrire, un *Traité de Médecine légale* ou, ce qui est beaucoup plus simple, à soumettre leurs élucubrations au premier croque-mort venu.

#### LA « MALADIE DE NERFS »

La conclusion du docteur Gallet est formelle : *épilepsie*, sans aucun doute.

Sur quels arguments se base-t-il ?

Avant tout, sur la description des crises, faite par Du Camp en un court récit des « *Souvenirs Littéraires* », et par Flaubert, sous forme d'extraits de sa *Correspondance*.

L'auteur a ainsi reconstitué minutieusement ce qui se passait avant, pendant et après les crises. Tous les détails concordent et réalisent la description de crises d'épilepsie typiques. On objectera qu'il s'agit peut-être d'un « arrangement » littéraire de Du Camp ? « C'est impossible, nous dit le docteur Gallet, car il aurait fallu que Du Camp, pour établir un récit sans faille, connaisse des découvertes médicales qui n'ont été faites que longtemps après sa mort et que Flaubert se livre, vis-à-vis de lui-même, à une supercherie identique ! »

Cette constatation offre un intérêt d'autant plus grand que les détails cliniques sont nombreux et variés ; il n'en manque qu'un et d'une telle nature, qu'il n'aurait pas pu trouver place dans les « *Souvenirs Littéraires* » sans offusquer les lecteurs de l'époque.

Le docteur Gallet est donc parfaitement en droit de conclure à l'existence d'une épilepsie. De plus, se basant sur les visions colorées et l'aphasie qui précédaient les crises, il nous apprend que le foyer épileptogène siégeait dans le lobe occipital gauche.

Dans ces conditions, comment se fait-il que des esprits rageurs aient nié que Flaubert eut été atteint d'épilepsie ?

L'auteur examine leurs arguments et voici les critiques qu'il leur fait :

— Le docteur Dumesnil a nié l'épilepsie sous prétexte que :

1° L'aura est de trop longue durée et l'épileptique ne choisit pas l'endroit où il va tomber. Or, Flaubert allait s'étendre sur son divan au moment où il allait entrer dans la phase convulsive.

C'est une erreur, rétorque le jeune confrère à son ancien ; il ne faut

pas confondre deux éléments distincts : les prodromes et l'aura. Or, nous savons que beaucoup d'épileptiques sont avertis parfois plusieurs jours à l'avance de l'imminence d'une crise. Flaubert disposait de quelques minutes d'intervalle libre, c'était suffisant pour aller s'étendre sur un divan.

### 2° Il garde le souvenir de sa crise.

Autre erreur d'interprétation. Il gardait le souvenir de l'aura, ce qui est normal, mais pas de la crise. (« Ma conscience disparaissait alors avec le sentiment de la vie »... « J'ai le sentiment d'être mort plusieurs fois »).

### 3° L'épilepsie ne commence pas à 22 ans.

C'est faux. Cette affection commence à n'importe quel âge, selon les causes qui la déterminent.

### 4° Il n'y avait pas d'incontinence d'urine au cours de la crise, sinon Du Camp aurait été trop heureux de le dire.

C'est là une affirmation purement gratuite et qui, nous l'avons vu, ne résiste pas à l'examen.

— D'autres critiques littéraires ont conclu en faveur de l'hystérie, voire de « l'hystéro-neurasthénie », ce qui est du pur jargon diafoiresque.

Selon le docteur Gallet, l'hystérie est une hypothèse qui se discute. Elle peut même être étayée par un élément : la vision du roulier passant devant les yeux du malade lors de la première crise et se reproduisant régulièrement ensuite. Mais cela ne résiste pas à l'examen minutieux. En effet, rien ne prouve que sur la route de Saint-Gatien, il y ait eu réellement un roulier lors de la première crise ; Flaubert dit l'avoir vu et entendu, mais ne l'a-t-il pas déjà vu et entendu comme des centaines de fois, par la suite, il le verra et l'entendra dans sa chambre ou ailleurs ? La seule différence, c'est que, dans le premier cas, le préjugé plaide contre l'hallucination, alors qu'ensuite cette hallucination est évidente.

Cet épisode du roulier n'est donc pas suffisant à établir le diagnostic d'hystérie, mais ce qui permet d'éliminer complètement cette hypothèse, ce sont les preuves contraires, nombreuses et convaincantes.

S'il s'agissait d'hystérie, nous dit le docteur Gallet, et que la simple évocation de l'image d'un roulier suffise, par conséquent, à induire une crise convulsive, pourquoi Flaubert, passant dix ans après au même endroit et apercevant effectivement un roulier, n'aurait-il pas eu une crise ? Or, ces faits se sont produits (lui-même l'atteste) et revivant exactement la scène de 1844, aucune crise n'a eu lieu ce jour-là.

D'autre part, il manque des phénomènes caractéristiques de l'hystérie : le besoin qu'ont ces malades d'exhiber leur état, la verbigération, les attitudes théâtrales et surtout le fait qu'il est exceptionnel que des manifestations hystériques durent toute la vie.

A ce propos, l'auteur de la thèse, dont nous donnons l'analyse ici, émet une supposition intéressante.

On fait couramment observer — nous dit-il — que les crises convulsives avaient disparu après le voyage en Orient pour réparaître à la fin de la vie de l'écrivain. Personne, semble-t-il, ne s'est rendu compte que cette affirmation reposait sur le seul témoignage de la nièce Caroline et que cette période durant laquelle Flaubert n'aurait presque pas eu de

crises est celle où il s'est volontairement cloîtré à Croisset. Notons, au passage, que ce fait ne controuve pas le diagnostic d'épilepsie, puisqu'il s'agit d'une maladie « à éclipses ». Mais, selon nous, le docteur Gallet a parfaitement raison de faire observer la fragilité d'un témoignage qui ne repose que sur ce qu'ont bien voulu dire — ou taire — la mère, la nièce et la servante Félicité. Avec lui, nous nous posons la même question : Que se passait-il derrière les murs de Croisset ? Combien de crises ont-elles eu lieu qui nous ont été cachées ? Par contre, après 1870, Flaubert fut contraint à reprendre une orise plus extérieure, il doit voyager, à cause des affaires de Commanville, et ce qui se déroulait sans témoin se produisit désormais au grand jour. Dans ces conditions, la continuité des faits prend l'aspect d'une réussite, ce qui n'a rien de certain.

Le docteur Gallet va même plus loin. Il observe qu'à plusieurs reprises, Flaubert, qui a promis d'aller voir Louise Colet à Paris, se récusé au dernier moment et qu'il donne de sa conduite des excuses pitoyables dont le seul résultat est de mettre la Muse en fureur. Les dérobades ne témoigneraient-elles pas de l'existence des signes avertisseurs propres à l'épilepsie ? se demande judicieusement le médecin. Et si, au cours d'une scène mémorable, Louise s'est vue interdire l'entrée de Croisset, n'était-ce pas pour la même raison ?

— Poursuivant l'étude des autres diagnostics aventurés sur le compte de Flaubert, le docteur Gallet en vient à l'apoplexie. Là encore, il fait d'étranges constatations. Se basant sur les saignées, les tisanes et la diète, prescrites par le docteur Flaubert à son fils, on a dit à plusieurs reprises que c'était là le traitement de l'apoplexie et non celui de l'épilepsie. Et d'ajouter que Du Camp, le fielleux, avait menti, car le docteur Flaubert, sachant ce qu'il faisait, n'aurait pas prescrit à un malade aussi précieux le traitement qui convenait à un autre malade. Tout ceci est puissamment raisonné. Il n'y a qu'une petite erreur, c'est que la médecine a évolué et qu'à l'époque où le chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen rédigeait ses ordonnances, c'était très exactement le traitement en usage dans l'épilepsie qu'il avait prescrit ! On regrette sincèrement que nos confrères ès-lettres n'aient pas pris la peine de consulter un seul des Traités de Médecine parus entre 1840 et 1880, négligence d'autant plus surprenante que ces ouvrages sont à portée de la main dans n'importe quelle bibliothèque. Et voici ce qu'ils auraient lu :

#### Traitement de l'Épilepsie :

Saignées peu abondantes, mais réitérées.

Séton au cou ou à la nuque.

Tilleul, fleur d'oranger, rudigo, castoreum.

Hydrothérapie.

Voyages dans les pays chauds.

Études littéraires pour apaiser la tension nerveuse.

Pas de musique qui a un effet contraire.

Éviter les émotions sentimentales : ni mariage, ni concubinage.

Pas une ligne de ce traitement qui n'ait été appliquée à Flaubert, y compris le voyage en Orient préconisé par le docteur Jules Floquet. La démonstration n'est-elle pas convaincante ?

Mais, dira-t-on, quel était le traitement de l'apoplexie ?

Il différait notablement en ce sens que la saignée devait être unique et massive, qu'il n'était pas question du séton et qu'on appliquait des

compresses froides sur le front. En outre, les médicaments cités pour l'épilepsie ne sont pas mentionnés et l'hygiène générale recommande les distractions, les exercices physiques en chambre, mais ni les voyages, ni les impératifs intellectuels ou sentimentaux.

Le docteur Gallet nous paraît donc très fondé à affirmer que le diagnostic d'épilepsie était celui du docteur Flaubert et que ce savant médecin ne s'y était pas arrêté sans prendre l'avis des nombreux confrères avec qui il était en relation journalière.

Qui donc oserait maintenant s'inscrire en faux contre lui ?

L'ouvrage serait-il incomplet sans un dernier chapitre consacré à la cause même de cette épilepsie. Là encore, le docteur Gallet nous apporte des renseignements originaux :

L'épilepsie intervenant chez un adulte n'est qu'un symptôme qui peut fixer son origine des lésions suivantes :

1° Tumeur du cerveau ?

Non, car une survie de près de 40 ans n'aurait pas été possible.

2° Une syphilis ?

Non, car la contamination fut certaine, mais longtemps après le début des crises.

Les deux causes éliminées, on a le choix entre deux hypothèses qui n'ont jamais été discutées jusqu'ici :

1° Une origine infectieuse ?

La notion nous en est fournie par Flaubert, qui décrit un épisode fébrile survenu avant la première crise.

2° Un traumatisme crânien ?

Le docteur Gallet pense que c'est l'hypothèse la plus plausible, en raison du mode de vie de Flaubert, de sa pratique assidue des exercices physiques et de l'équitation en particulier. De plus — et ceci nous paraît très important, parce que cela n'a jamais été signalé — si nous n'avons pas la preuve localisée que l'écrivain eut un accident déterminant un traumatisme crânien, nous avons la certitude qu'il eut plusieurs accidents graves. Il l'a écrit à Louise Colet, le 9 août 1846 :

« J'ai eu toute espèce de maladie et d'accidents : des chevaux tués sous moi, des voitures versées... »

Devant tant de témoignages indiscutables et convergents, le débat peut être clos et il nous faut ranger Flaubert parmi les épileptiques de génie, ce qui, après tout, n'est pas si déshonorant qu'on veut bien le dire.

Docteur GALÉRANT.

## Les Quotidiens Rouennais et la mort de Flaubert

Plus favorisés que maintenant, pour les différentes opinions locales, les Rouennais de 1880 avaient trois quotidiens à leur disposition.

Le *Nouvelliste de Rouen* était dirigé par Charles Lapierre, le confident préféré de Flaubert, depuis la disparition de l'irremplaçable Bouilhet. Il était le quotidien des ralliés à la République, la supportant plus que l'épaulant, redoutant Gambetta, appuyant Mac-Mahon, et d'esprit protectionniste. Il était lu par les royalistes et les bonapartistes, faute d'autres journaux pour exprimer leurs véritables opinions. Comme il soutenait fermement l'action de l'Archevêché, il était lu par les catholiques pratiquants.

Le *Journal de Rouen*, doyen respecté de la presse locale, était nettement républicain. Il avait été l'opposant souple, ironique et fidèle, durant le Second Empire. Il avait été autrefois libre-échangiste, vaguement saint-Simonien et voltairien ; de plus, son anticléricalisme n'avait jamais été virulent. Il était le plus informé et le mieux composé. Il avait aussi des chroniqueurs exceptionnels qui faisaient autorité dans la capitale et il était considéré comme l'une des meilleures feuilles de province.

Il appartenait déjà, avant la Révolution de 1848, à la famille Brière. Il avait été le grand animateur du banquet réformiste de 1847, auquel Flaubert avait assisté, en curieux ou en convaincu, peut-être simplement pour demeurer fidèle à la pensée libérale de son père. Sur le plan local, le *Journal de Rouen* représentait l'opinion de la bourgeoisie démocrate, hostile et vigilante à l'égard de toute Restauration, sensible au vieil esprit jacobin, socialement modéré, alarmé et inquiet de l'esprit de la Commune et malgré tout soucieux des progrès constants du quatrième état. Flaubert avait dû songer à son titre, à son esprit libéral, et peut-être à l'un de ses correspondants au style prudhomme, lorsqu'il fit d'Homais le correspondant du *Fanal de Rouen*, pour la région d'Yonville.

Le troisième quotidien rouennais n'avait encore que quatre ans mais il était fort turbulent. Par ses attaques et ses méthodes, il était venu troubler la quiétude des deux autres. Le *Petit Rouennais*, sorte de gavroche arrogant, paraissait sous un format moitié moindre et ne se vendait qu'un sou au lieu de deux, ce qui était important à l'époque. Il avait rapidement atteint un tirage double des deux autres, justement à cause de son prix réduit, ce qui les inquiétait beaucoup pour l'avenir. Il portait véritablement le titre de son petit format et il avait été lancé par un groupe de républicains radicaux. Ses bailleurs de fonds appartenaient au patronat textile, à ceux qui avaient multiplié les œuvres sociales dans leurs usines, et notamment à deux protestants : Richard Waddington, sénateur, et Besselièvre, conseiller général du canton de Maromme, dont dépend Croisset. Nettement anticlérical, favorable à l'esprit maçonnique, il était le quotidien le plus axé à gauche, mais il était surtout celui du radicalisme militant et plus ouvrieriste que véritablement socialisant. Il avait entamé la clientèle habituelle du *Journal de Rouen*, sans atteindre celle du *Nouvelliste*.

Cet éventail d'opinions caractérisées, droite, centre et gauche, est naturellement fort précieuse pour se rendre compte de l'attitude, du

comportement et de la pensée moyenne qu'eurent les Rouennais à la mort du plus illustre de leurs concitoyens, Gustave Flaubert, dont la nouvelle fut portée rapidement aux quatre coins du monde par l'ensemble des journaux, comme un grand événement littéraire.

\*\*

De tout temps et sous tous les régimes, les journaux n'ont jamais pu tout imprimer. Ils s'efforçaient cependant plus que maintenant de traduire avec des nuances plus ou moins vives ce qu'ils savaient et ce qu'ils pensaient vraiment. Ils exprimaient finement l'opinion intime du groupe social qu'ils représentaient. Bien davantage que les parisiens, les provinciaux étaient sensibles aux petites nouvelles locales, à celles qui, décevant, ne pouvaient s'imprimer, qui se colportaient et se glissaient de conversations en conversations, se trouvant ainsi déformées et agrandies.

Les Rouennais, ceux d'hier comme ceux d'aujourd'hui, ont toujours aimé connaître avec plaisir ce qui se tramait, se dissimulait, se disait et qui était toujours utile de savoir pour paraître renseigné. Ces nouvelles discrètes alimentent toujours l'esprit des villes de province, intéressent toutes les classes de la société et peut-être particulièrement celles qui voudraient paraître les plus indifférentes à leur sujet. La bourgeoisie rouennaise, prudente par nature, muette et hautaine en dehors de ses salons, n'était pas la moins intriguée par tout ce qui se passait dans les intérieurs de son milieu. Elle avait, au siècle dernier, un réseau unique d'information, pratiquement disparu de nos jours, mais dont le rôle fut important. Les cuisinières savaient tout et jouaient ce rôle inattendu dans les secrets communicables de la bourgeoisie. Elles avaient une prérogative à laquelle elles tenaient particulièrement et par intérêt d'abord. Elles achetaient elles-mêmes toutes les provisions de l'office et bénéficiaient ainsi du « sou du franc » chez les commerçants. C'était pour elles le moyen de sortir tous les jours et de s'éloigner de leurs fourneaux. Elles se retrouvaient toutes sur le Vieux-Marché, le mieux achalandé de la ville. Se connaissant entre elles, elles se confiaient les petites nouvelles qu'elles rapportaient à l'office et, par le canal des valets et des femmes de chambre, la maison entière était toujours tenue au courant des propos discrets de la ville. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. La crise du personnel domestique à la suite de la première guerre, l'évolution interne de la bourgeoisie, ont amené les jeunes maîtresses de maison à s'intéresser elles-mêmes aux achats, Flaubert sortait peu, mais il paraît avoir été toujours fort bien informé. Ne lui plaisait-il pas de s'asseoir sur un banc du jardin, les beaux soirs d'été, et causer longuement avec sa vieille cuisinière qui ne lui racontait pas seulement les histoires rouennaises du passé mais aussi celles du présent ?

Les journaux en rapportaient d'autres, plus générales. Quels quotidiens entraient dans sa maison de Croisset ? Il devait recevoir à titre gracieux le *Nouvelliste*, de son ami Lapière, qui avait commencé la publication en feuilleton de *Madame Bovary*, en 1857, et l'avait interrompue devant les perspectives du procès, sans la reprendre ensuite. Il ne devait pas refléter son opinion politique, même en 1880. *Le Journal de Rouen* aurait été davantage dans sa ligne de pensée. Il demeurait l'organe libéral auquel son père avait été sensible. Beuzeville et Alfred Darcel lui avaient toujours été très favorables : journal de sa jeunesse et des siens, il devait continuer de le lire. Il l'avait fort habilement défendu lors de son procès. Tout ce qu'il avait publié avait été l'objet d'une critique immédiate, détaillée et discrètement favorable au concitoyen. Pour

*Madame Bovary*, en particulier, la critique d'Alfred Darcel avait devancé d'une dizaine de jours la première de Paris, celle de Sainte-Beuve qui, embarrassé par le récent procès, n'eut pas la hardiesse de celle du critique rouennais. Pour des raisons différentes, où jouaient alternativement le cœur et l'esprit, il semble que Flaubert s'intéressait à ces deux quotidiens rouennais. Par contre, le dernier né ne dut pas avoir sa faveur. Après les revers de 1870, le romancier s'était aigri davantage et était devenu différent, même s'il n'eut pas d'admiration pour l'ordre moral. Dans une lettre à Feydeau, il se montre hostile au régime issu du 4 septembre, à qui il reprochait principalement de moins s'intéresser aux artistes et aux écrivains que le Second Empire.

Socialement, Flaubert appartenait à la bourgeoisie rouennaise, à sa fraction libérale, plus faible numériquement que l'autre, car il vivait uniquement des revenus produits par les capitaux légués par ses parents. L'amertume née des revers financiers du mari de sa nièce n'y changea rien. Dans les dernières années de sa vie, il a pu éprouver la précarité des fortunes pourtant bien assises et il en a aussi connu les précieux avantages. Comme tous ceux menacés d'en sortir, il s'y raccrocha avec la tendre pensée du souvenir. Il n'a pas été, à vrai dire, un « anti-bourgeois », il a seulement été hostile, et avec violence dans ses propos, pour la bourgeoisie d'affaires et surtout prud'hommeuse dont il rencontra à Rouen de singuliers échantillons. Il aurait voulu que la bourgeoisie, nouvelle classe dominante, se montra mécène à l'égard des arts et intelligente par l'esprit, ce que J.-P. Sartre a analysé avec une claire objectivité en faisant de Flaubert le prototype parfait de la bourgeoisie intellectuelle. Il n'avait pas non plus le sens mesquin de sa classe. Comme Tolstoï, dans sa dernière période, il se sentait homme et se montrait sensible aux humbles, aux éprouvés, aux courageux et vis-à-vis de sa domesticité comme de son voisinage, il avait le désir de se montrer bon. C'est d'ailleurs un trait que Victor Hugo s'est plu à rappeler au moment de sa mort à un rédacteur du *Figaro* : « *J'ai jamais Flaubert parce qu'il était bon. L'humanité a avant tout deux grandes catégories : les hommes qui sont bons et ceux qui ne le sont pas. Je ne veux point dire les méchants. Flaubert était de ceux qui sont bons, et à cette bonté s'ajoutait un grand talent* ».

Cette remarque ne fut pas la seule à avoir frappé les écrivains contemporains. Par sa grande taille, sa forte stature, son attitude naturellement cambrée, Flaubert ne fut pas seulement un bel échantillon de sa race, mais il donna l'impression d'un homme fier et orgueilleux. Cependant, comme tous les Normands de ce type, élancés et gênés de leur prestance et de leur force, il était fort simple dans son comportement avec ses semblables et principalement avec ceux qui pouvaient paraître surpris et diminués par son imposante silhouette. Cette bonhomie non feinte est un rappel à l'humain, à un besoin d'égalité, surtout à l'égard de ceux qui pouvaient paraître au-dessous de lui dans l'échelle sociale, car il les impressionna toujours vivement.

Jean Richepin qui l'avait bien connu en a tracé un tableau vigoureux au moment de sa mort : « *C'était un Normand superbe et barbare, avec sa taille de géant, sa mine farouche, son goût pour l'aventure et son mépris hautin pour la vie. Qui a vu passer Flaubert dans la rue a été forcé de se retourner pour le regarder à deux fois, tant par son allure large et fière qui contrastait avec l'étriqué d'à présent. D'une taille élevée, d'une corpulence vigoureuse, il marchait à grands pas, roulant un peu ses larges épaules à la façon des gens de mer et balançait les bras, comme pour brandir une arme. La face rouge luisait. Les mous-*

taches épaisses et tombantes se gonflaient au vent d'une voix forte qui semblait plutôt faite pour la causerie que pour le commandement et le cri en plein air. L'œil avait des éclairs comme celui des aigles marins. Et tout cela, je le répète, non pas seulement pour ceux qui savaient que ce passant s'appelait Flaubert, mais pour le premier badaud venu qui demeurait ébaubi à l'aspect de ce colosse d'un autre âge... » Tout dans Flaubert exprimait ce bourgeois puissant et conquérant et l'on ne peut imaginer qu'il se soit intéressé au dernier né des quotidiens rouennais, d'un esprit social si différent du sien. Son anti-bourgeoisisme et celui du *Petit Rouennais* n'avaient pas la même source. Le sien ne pouvait pas y trouver la même résonance.

\*  
\*\*

Ce fut dans la vieille maison familiale de Croisset, celle à laquelle il avait songé, au clair de lune, sur une barque du Nil, qu'il mourut le 8 mai 1880, un samedi, vers 11 heures du matin, terrassé par une brutale attaque d'apoplexie qui eut raison, en une vingtaine de minutes, de ce colosse, surmené par les veilles et l'inlassable travail intellectuel. A ses rares heures de répit, bon vivant comme le sont toujours les Normands quand ils sont déchainés après un rude effort. Il n'avait que cinquante-huit ans, l'âge qu'il fit mourir le mari de *Madame Bovary*. Il venait d'achever son roman de la bêtise humaine, qu'il aurait encore certainement remanié pour le style, ce *Bouvard et Pécuchet* qui lui avait demandé tant d'années de recherches et de préparation. Rien, dans son état de santé des jours précédents, ne pouvait laisser supposer une disparition aussi brutale. Sa mort émut profondément les gens de lettres car sa recherche de la perfection lui donnait une figure de Maître respecté et admiré.

Il vivait retiré des bruits de la ville et de son activité fiévreuse, dans ce paisible hameau de Croisset, à une demi-heure des barrières de l'octroi, qui semblait alors beaucoup plus que maintenant dans la lointaine banlieue. Les autobus le desservent aujourd'hui en moins d'une demi-heure ; il en fallait trois fois plus avec les fiacres. Le bateau de la Bouille était alors le mode de transport le plus rapide pour s'y rendre. La nouvelle de sa mort fut plus vite connue à Paris qu'à Rouen, à cause des télégrammes envoyés immédiatement par Charles Lapière à ses amis de la capitale, qui l'attendaient le lendemain. Voulu ou non, la nouvelle de sa mort ne se répandit à Rouen qu'au début de la soirée, et encore, peu de personnes l'apprirent. Au point que le lendemain, les journaux paraissant alors le dimanche, deux quotidiens sur trois seulement firent connaître sa disparition. Le *Petit Rouennais*, à qui ses confrères avaient peut-être volontairement caché la nouvelle, n'en fit part que le lundi. Mais dès le dimanche, les journaux parisiens lui consacrèrent de longs articles. Sa mort fit autant de bruit que celle de Théophile Gautier, romancier, mais aussi journaliste, ce que Flaubert ne voulut jamais être. A Rouen, elle fit impression dans le monde lettré et médical ; probablement aussi dans la société bourgeoise où l'estime, à défaut de l'admiration, dut être plus mélangée. Son nom y était respecté, à cause de son père, chirurgien surtout et de son frère qui avait continué la tradition paternelle. Il bénéficiait de ce souvenir vivace. S'occupant uniquement de littérature, Gustave, aux yeux de la bourgeoisie rouennaise, avait une position peu appréciée, qu'au plus elle considérait comme un passe-temps agréable, signe évident d'infériorité pour les Rouennais plus matérialistes qu'idéalistes. On ne doutait pas de son talent, mais on souriait probablement de son entêtement à construire des phrases équilibrées et harmonieuses. Dans cette ville

consacrée au coton, il fallait plus et mieux pour être un nom dans la ville et être admiré de tous. Peu de Rouennais avaient dû lire ses œuvres. De plus, dans le milieu bourgeois, on devait lui tenir encore rigueur d'avoir écrit *Madame Bovary*, une demi-rouennaise, ce qui était grave à leurs yeux. Si le roman s'était déroulé au Havre ou à Dieppe, leur jugement aurait été différent. Ils aiment leur ville, jusque dans la respectabilité de leur élément féminin et n'aiment pas, davantage aujourd'hui, qu'on puisse en sourire à travers le monde, même dans le filigrane d'un roman. Pour toutes ces raisons, les Rouennais ne le considéraient guère. Si bien que le jugement des trois quotidiens, le seul qui nous soit conservé est à reprendre dans ses détails pour juger leur attitude au moment de sa mort.

\*  
\*\*

Il peut d'ailleurs avoir été faussé au départ, pour un journal, à cause d'une amitié, celle qui l'unissait depuis une vingtaine d'années à Charles Lapière, directeur-propriétaire du *Nouveliste*. Il est probable que sans lui le quotidien le plus axé à droite aurait eu une attitude différente et plus réservée.

Il se trouva qu'au cours de cette semaine, il fut celui des trois quotidiens qui lui consacra le plus de lignes. L'organisateur du dîner annuel de la Saint-Polycarpe avait été immédiatement appelé. Il fut, par ce fait, le mieux placé pour donner dès le lendemain les nouvelles les plus exactes sur les circonstances de sa mort et pour apporter un jugement approfondi sur son œuvre.

Les journaux locaux se concurrençaient alors sérieusement et il leur importait d'apporter plus de nouvelles que leurs confrères. L'article de Lapière parut en seconde page dans la chronique locale, sans titre agrandi. Flaubert, écrivit-il : « ...s'était livré dans les derniers temps à un travail, peut-être excessif, pour terminer le manuscrit de Bouvard et Pétuchet (sic) destiné à paraître l'hiver prochain. Il devait partir ce dimanche pour prendre, comme il le disait « l'air de Paris » Mais le samedi matin, au sortir du bain, il fut pris d'un malaise inhabituel. On courut chercher le docteur Fortin avec lequel il avait passé la soirée précédente à relire Corneille. Absent, le docteur Tourneaux se hâta d'accourir, mais ses efforts furent inutiles... » Lapière exprima ensuite sa douleur et son jugement : « ... Nous ne savions dire avec quel serrement de cœur nous vîmes, étendu sur un canapé, dans cette bibliothèque où se passait la plus grande partie de sa vie laborieuse, et comme endormi à la suite des fatigues de l'esprit, le pauvre grand ami dont une profonde affection nous avait fait partager les joies et les épreuves depuis une vingtaine d'années... » Il rappela qu'au cours de la dernière Saint-Polycarpe « ... avec ce langage pittoresque et cette vaste érudition qui le caractérisaient, il nous entretenait de son œuvre bientôt achevée, de ses projets, des questions littéraires à l'ordre du jour sur lesquelles sa parole vive, colorée, jetait des aperçus pleins d'originalité et de profondeurs... » Pour Lapière, la vie de Flaubert était surtout dans ses œuvres « ... Personne n'eut à un degré aussi intense l'amour du travail bien fait et le souci de la dignité du littéraire. Il avait horreur de ces reportages qui violent le domicile d'un auteur, font connaître les moindres détails de sa vie intime et il ne permettait au public que les droits de la critique. Il poussait ce scrupule jusqu'au point de n'avoir jamais voulu faire son portrait... » Pour Flaubert, terminait-il « ... La littérature était un mont sacré inaccessible à tout ce qui portait le nom de l'industrialisme... »

Pris davantage au dépourvu, le *Journal de Rouen* du dimanche matin fut moins complet que le *Nouvelliste*, mais prit sa revanche le lendemain en publiant de nombreux extraits de la presse parisienne. Le jugement est probablement de Beuzeville, ancien potier d'étain, poète ouvrier et finalement rédacteur en chef du journal « ... Dans la littérature contemporaine, il avait une place à part, une large et belle place. Penseur profond, observateur rigoureux, écrivain d'un grand style, c'était dans les lettres une remarquable personnalité. Sa mort sera un deuil véritable pour tous ceux qui ont pu apprécier son caractère et les qualités de son cœur... » Parmi les nombreux extraits des journaux parisiens publiés par le *Journal de Rouen*, deux sont à retenir : celui du *Gaulois* « ... Nul parmi les vivants, si ce n'est Victor Hugo, n'a jeté sur son siècle un éclat si grand. Nul, surtout, a sculpté en des mots plus marmoréens de plus impérissables images et fait surgir du papier blanc, des apparitions plus éblouissantes. De longtemps, il ne se lèvera un maître de sa puissance, analysant sans jamais faiblir les petites modernes tour à tour, retrouvant au fond de son imagination les grands épiques des sociétés passées... » L'autre, du *Figaro*, s'efforçait de ne point le considérer comme véritablement « ... le père de ce naturalisme qui fait en ce moment plein de tapage et si peu de besogne... il lui avait suffi d'un roman, *Madame Bovary*, pour créer tout un genre dont les conséquences ont dû parfois agacer cet homme d'esprit, troublé par l'appel du mieux et par ses élans vers l'idéal... »

Le *Petit Rouennais* parut gêné de n'apprendre seulement la nouvelle à ses lecteurs que le lundi matin, alors qu'elle s'était répandue la veille dans la ville par ses deux autres confrères. Il fut le seul à user d'un titre très agrandi, mais ses divers articles parurent comme les autres journaux dans la chronique locale, à la seconde page. Il s'en tira d'ailleurs fort bien et sans reprendre les deux autres. Les quotidiens avaient alors un correspondant parisien qui, sous forme de lettres, rapportait les événements intéressants de la capitale. Le jour même de la mort de Flaubert, avant donc que la nouvelle ne soit possible, le rédacteur parisien du *Petit Rouennais* écrivait : « ... Tout d'abord, je crois que la littérature française est loin de décroître, comme les pessimistes le propagent, elle traverse seulement une crise assez aiguë... Qu'avons-nous, en fait de somnités ? Hugo et Zola dominent notre époque de toute une gloire patiemment acquise par le premier et conquise par l'autre... Flaubert se repose sur ses lauriers apportés par *Madame Bovary* ». Le *Petit Rouennais*, en raison de son opinion de gauche, était le plus favorable des quotidiens rouennais à l'école naturaliste. Comme elle, il dénonçait les plaies sociales pour en avancer le remède. Les *Soirées de Médan* venaient de sortir de l'imprimerie trois semaines auparavant, contenant *Boule de Suif*, qui devait rendre Maupassant célèbre. Ce fut certainement sa dernière joie littéraire, de s'apercevoir du succès certain de son disciple. Il en attendait une autre, celle d'inaugurer la fontaine de Louis Bouilhet dont il présidait le comité d'organisation. Le *Petit Rouennais* marqua son dépit par une seule phrase : « ... Toutes les célébrités parisiennes littéraires avaient connaissance de sa mort, alors qu'à Rouen, la nouvelle n'était que peu répandue... » Il s'efforça particulièrement de détruire de nombreuses erreurs répandues dans le public, et notamment : « ... qu'il n'écrivait pas debout devant un haut pupitre, mais à son bureau, et qu'il n'emplissait pas une page comme on fait un tableau, en raturant, et en s'éloignant pour juger d'un adjectif... » Il n'aimait pas non plus « ... comme un grand enfant se promener sur le quai pour assister à l'arrivée du bateau de la Bouille, car il avait en horreur ce « steam-bout » qui

détruisait, avec ses fumées, le calme de sa retraite et changeait son magnifique paysage... » Il rapporta aussi qu'au risque de passer pour un original « ... il se promenait parfois, sur la rive, avec un veston et un large pantalon rouges et causait familièrement à tous les habitants de Croisset, avec un langage approprié à chacun d'eux, et les paysans eux-mêmes, dont peu cependant avaient lu ses chefs-d'œuvre, montraient sa demeure avec un sentiment juste, quoique inconscient... » Le rédacteur local (L. L.) terminait : « ... L'auteur de Madame Bovary fut toujours exclusivement littéraire. Qui connut ses idées politiques ? C'est ce qui fit sa force, la littérature était pour lui un art dont la moindre préoccupation commerciale devait être bannie... » Son rédacteur parisien reprit le lendemain le sujet en comparant Flaubert à Musset. C'était au Trocadéro, à une manifestation du souvenir en faveur du poète, qu'il avait appris sa mort, le samedi soir : « ... Ce prosateur-né s'éteignant le même jour où ressuscitait pour quelques heures, le poète de la nature, de la vérité de l'amour... Pour lui, les deux littérateurs avaient des traits communs : la clarté et le scepticisme. Musset avait été victime des amours inspirées par sa muse, traînant une vie desséchée, misérable au moral, attristante au physique, essayant de noyer dans les vapeurs de l'alcool ses illusions perdues, ses enthousiasmes de jeunesse... » Flaubert l'avait aussi été à un égal degré mais sur un mode différent, car : « ...c'était à son caractère puissant qu'il était redevable de ce défaut, car c'en est un. A-t-on jamais senti vibrer dans ses œuvres cette corde émue, passionnée qui fit le charme de Musset ? Non ! Flaubert, c'était un analyste froid, dépeignant les ardentesses angoissées de l'amour, sans rien éprouver, comme un médecin qui dissèque un cadavre. Il s'arrêtait au moment voulu, à la phrase pensée et longuement pensée. Il avait bien raison de ne jamais regimber contre la critique, car s'il avait mal fait, c'était parce qu'il l'avait voulu ainsi et tous les reproches n'y pouvaient rien... Il était là-bas, à Croisset, comme un sage, se contentant d'être le spectateur de son temps. Musset était une nature ; Flaubert était un caractère. La postérité aimera le premier, elle admirera le second... »

De manière différente, les trois quotidiens rouennais furent donc unanimes dans leur éloge. Ils saluèrent le travailleur acharné des lettres et l'honnête homme foncièrement désintéressé. Ils reprirent avec un plaisir apparent les extraits de leurs confrères parisiens, peu lus à Rouen, pour affirmer que leur opinion n'était pas seulement guidée par l'esprit de clocher, mais qu'elle était partagée par l'ensemble de la presse française.



Le récit des obsèques dans les journaux rouennais laisserait apparaître davantage de divergences dans leur appréciation. Elle eurent lieu le mardi 12 mai, à la fin de la matinée, afin de permettre aux nombreuses personnalités parisiennes venues par le train du matin, d'arriver à temps à Croisset. Flaubert avait un sentiment religieux, sur la fin de sa vie, plus voisin de celui de Spencer que de celui de Spinoza. Sa famille lui donna une inhumation religieuse avec une messe à Canteleu et son inhumation au cimetière Monumental de Rouen, dans le tombeau familial. Long trajet en vérité : deux kilomètres pour atteindre l'église de Canteleu, sur la hauteur, et six autres, au moins, pour se rendre au grand cimetière de la bourgeoisie rouennaise, l'analogue du Père-Lachaise de Paris. Les trois quotidiens avaient fait connaître le jour et l'heure des obsèques. Ils avaient incité leurs lecteurs à y assister nombreux, pour y honorer leur concitoyen. Mais c'était un mardi, jour d'un des deux

grands marchés de la ville. Il n'y eut pas derrière le char ni sur le passage le nombre escompté par eux. En plus, mais dans le *Nouvelliste* seulement, la famille ou Charles Lapiere firent paraître un avis spécial pour excuser les omissions de lettres, comme il était d'usage à cette époque d'en adresser, et pour aviser que des voitures de place stationneraient sur le quai pour prendre les personnes qui désireraient assister à la levée du corps à Croisset.

Baucoup durent y venir par le bateau de la Bouille qui mettait moins de temps. De nombreuses personnes, attirées par la curiosité, stationnaient avant 10 heures devant la maison mortuaire « *Le soleil illuminait les gazons et dorait les feuillages des grands arbres* » note le *Journal de Rouen*. Si la famille recevait dans le salon, la chapelle ardente avait été dressée au dehors, derrière le grand portail, sous un bosquet de lilas en fleurs où le romancier aimait venir attendre ses amis qui venaient le voir, par le bateau.

Le cortège, précédé du clergé, laissa la maison mortuaire à 11 heures et demie. En l'absence de son frère Achille, le chirurgien, en convalescence à Nice depuis l'année précédente et qui devait y mourir en 1882, le deuil fut conduit par Commanville, son neveu, le premier mari de Caroline, dont la faillite commerciale à Dieppe, avec ses conséquences financières pour la fortune des Flaubert, avait sévèrement ébranlé son moral ; également par son petit neveu Roquigny, petit-fils de son frère, et aussi par celui qu'il considérait comme son fils spirituel, le fils de Laure Le Poittevin, la sœur d'Alfred : le jeune Guy de Maupassant. Tous trois marchaient en tête du cortège. Le convoi n'emprunta pas le trajet habituel, la vieille route abrupte, mais la nouvelle voie sinueuse, beaucoup plus longue, et ce, à cause de l'importance du char et des couronnes, puisqu'il s'agissait d'un enterrement de première classe. L'assistance tint à faire le trajet à pied, étant suivie d'une cinquantaine de voitures de place et de maître, la plupart vides. Devant l'église de Canteleu, M. Lecœur, maire, entouré de son conseil municipal convoqué par lettre spéciale, attendait le cortège funèbre. Après la cérémonie religieuse, le convoi se dirigea aussitôt vers Rouen. A la barrière du Havre, un piquet du 28<sup>e</sup> d'infanterie l'attendait pour l'escorter, selon l'usage de l'époque ; Flaubert étant chevalier dans l'ordre de la Légion d'Honneur. Par le Mont Riboudet, les boulevards aujourd'hui débaptisés de Cauchoise, de Jeanne-d'Arc, de Beauvoisine, l'avenue du Cimetière, le convoi atteignit la grande porte d'entrée du cimetière Monumental. Malgré la longueur du trajet, presque tous les assistants de Canteleu suivirent à pied le char funèbre, par déférence pour le disparu. Le *Petit Rouennais* évalua à trois cents environ le nombre des assistants, réduisant à une dizaine celui des Rouennais qu'il avait reconnus participation bien faible si elle est exacte. Par contre, sur les trottoirs, aux fenêtres, sur l'impériale des tramways, une foule nombreuse, curieuse et recueillie, formait de place en place une haie de plusieurs personnes. « *Sur le passage du convoi, la population empressée et silencieuse suivait du regard ce char funèbre auquel s'attachait un nom qui était un relief pour la cité...* » écrivait le lendemain le *Nouvelliste*. Par contre, le *Petit Rouennais* fut plus réservé et plus courroucé. La curiosité semblait l'avoir emporté sur le désir de rendre vraiment un hommage déférent et respectueux au grand Rouennais qui disparaissait. Les Rouennais ne sont pas les seuls à être sensibles à la pompe des grands enterrements et aux chevaux empanachés et caparaçonnés. Il y avait aussi pour le cortège funèbre de Flaubert, le désir de reconnaître au passage les célébrités parisiennes qui, en redingote et chapeau de forme, suivaient avec regret ce char qui emportait l'un des meilleurs d'entre eux. Lentement, par

les allées sinueuses, le convoi arriva vers quatre heures de l'après-midi près de la tombe contenant les restes de ses parents et de sa sœur. Une assistance s'y était groupée en l'attendant. Un bruit avait couru en ville que Zola y parlerait au nom des écrivains. Comme il l'avait manifesté à ses amis, la cérémonie fut brève et se termina par quelques mots prononcés par Charles Lapierre, l'organisateur des obsèques, faisant ainsi respecter la forme de ses dernières volontés :

Messieurs,

*Gustave Flaubert, dans ses entretiens familiaux, s'était souvent prononcé contre toute éventualité de discours sur sa tombe.*

*Quoi de plus éloquent d'ailleurs, en ce moment, que l'émotion traduite dans la presse, que cette affluence dans laquelle on relève des noms célèbres, que cette attitude attestée d'une population, que ce sentiment général du vide que la mort de Flaubert laisse dans la littérature.*

*Si je prends la parole, c'est pour dire adieu, au nom de sa famille et de ceux qui l'ont connu dans l'intimité, non pas seulement au grand écrivain qui honora les lettres par son talent, par la dignité de sa vie, par l'indépendance de son caractère, mais aussi à l'ami délicat et dévoué qui mérita de si profondes affections.*

*La ville de Rouen, pour laquelle le nom de Flaubert, ennobli par deux générations, doit être un légitime sujet d'orgueil, sentira vivement cette perte.*

*C'est à ses portes, elle ne l'oubliera pas, dans cette maison blanche au bord de la Seine, devenue pour la postérité la maison de Flaubert, c'est là qu'il travaillait, c'est là qu'il a créé son œuvre qui, comme celle de Balzac, ne peut que grandir avec le temps.*

*Adieu, cher grand ami, adieu et merci à vous tous qui êtes venus lui apporter le précieux témoignage de votre admiration et de vos regrets.*

S'il avait été pressenti, Victor Hugo serait venu pour prononcer sur sa tombe l'adieu des écrivains. Zola, chef incontesté de l'école naturaliste, l'aurait également souhaité. Il publia d'ailleurs la semaine suivante deux longs articles reproduits dans les *Romanciers Naturalistes*, après l'avoir été dans la page littéraire du *Figaro*, sur ses impressions concernant l'œuvre et les obsèques de Flaubert. La fin de l'un est d'ailleurs édifiante. Il morigène ses confrères de s'être répandus dans les restaurants du port, après l'enterrement, en attendant le train du soir pour Paris, et d'avoir par leur fourchette et leur verbe, oublié rapidement le geste pieux qu'ils venaient d'accomplir. Mais Zola fut aussi frappé, autant que le *Petit Rouennais*, par l'indifférence de la population rouennaise, indifférence naturelle et de tout temps : l'exubération méridionale dans l'affliction comme dans la joie, sensible au provençal Zola, n'est pas dans l'habitude plus réservée des Rouennais. Il faut reconnaître que la mort de Flaubert ne les a guère troublés et qu'aujourd'hui, malgré les trompettes accrues de la presse et de la radio, les obsèques d'un grand écrivain connaîtraient une indifférence analogue. Sa mort eut cependant dans le pays cultivé, un retentissement aussi grand que celle de Théophile Gautier.

Ses obsèques à Rouen ont-elles été volontairement boudées par une partie de la population ? Il est vraisemblable que la bourgeoisie conservatrice et d'esprit clérical lui tenait rigueur de son esprit et de ses audaces, tout en reconnaissant sa valeur. On lui reprochait d'avoir ouvert la brèche qui avait permis ensuite le passage du naturalisme, faisant valoir les misères sociales. A Rouen, la bourgeoisie textile, maîtresse et orfèvre dans la cité, jouait toujours un jeu serré, dans la hantise des crises qui en balayaient parfois un certain nombre. Par esprit de conservation, les revendications sociales l'effrayaient. Dans une certaine mesure, l'école naturaliste avec Zola suivait Flaubert. Il paraissait avoir été son avant-coureur et par conséquent il l'épouvantait. Le silence et l'absence d'une fraction de la bourgeoisie trouvent leur justification dans ces remarques. Maupassant aurait d'ailleurs écrit quelques mois avant la mort de Flaubert, un article sur ce qu'il pensait de la bourgeoisie et qui, selon le *Petit Rouennais* aurait paru dans les *Propos de la rue*. Les recherches pour le retrouver sont demeurées vaines.

\*\*

Les journaux rouennais donnèrent le nom des personnalités qui assistèrent à ses obsèques. Du côté rouennais : Barrabé, maire ; Nétien, le maire courageux de 1870 ; Lizot, ancien Préfet ; le docteur Leplé, président du Conseil d'Arrondissement ; Matinée, proviseur du lycée Corneille où il avait fait ses études ; Eugène Noël ; le « Père Labèche », du *Journal de Rouen*, bibliothécaire de la ville ; Pinchon, l'ami de Maupassant, sous-bibliothécaire ; Brière, directeur du *Journal de Rouen* ; Félix, magistrat et, cette année-là, président de l'Académie de Rouen à laquelle son père avait appartenu avant d'en sortir sans bruit ; Rhodes, Consul des Etats-Unis à Rouen et qui semble avoir été un ami personnel de Flaubert. Limbourg, préfet du département, s'était fait excuser, étant en tournée de conseil de révision ; de même que Cordier, retenu par une séance au Sénat. Peu de personnalités rouennaises en somme, il faut bien le reconnaître. Par contre, les habitants de Croisset et de Canteleu vinrent nombreux à l'église.

Les Parisiens, par reconnaissance et amitié, étaient venus nombreux. Parmi eux, d'anciens Rouennais comme Jules Levallois, Georges Pouchet, du Muséum ; d'Osmoy, député ; Pierre Giffard, du Figaro, tous anciens élèves du Lycée Corneille. Parmi les romanciers : Zola, Edmond de Goncourt, Alphonse Daudet, François Coppée, Théodore de Banville, Catulle Mendès, Jules Claretie, José Maria de Hérédia, le fils de Théophile Gautier, et, bien entendu, des jeunes de l'école naturaliste, en plus de Maupassant : Hennique, Huysmans, Céard, Paul Alexis.

Taine n'avait pu venir à cause d'une chute ; Alexandre Dumas fils, l'auteur de *La Dame aux Camélias*, mariait sa fille, et Tourgueneff voyageait en Russie. Les journaux parisiens avaient envoyé des rédacteurs : Burty, de *La République Française* ; d'Hervilly, du *Rappel* ; Sabatier, du *Journal de Genève*, un ancien ami de Flaubert ; Chincholle, du *Figaro* ; Morel, du *Moniteur Universel* ; Vassy, de la *Liberté* ; Vachon, de la *France* ; Renoir, de *La Presse* ; Bergerat, directeur de la *Vie Moderne*. Charpentier, l'éditeur de Flaubert, était également venu. Comme l'écrivit le lendemain le *Nouvelliste* : « *La cérémonie a conservé jusqu'à la fin le caractère de simplicité et pour ainsi dire d'intimité qui répondait le mieux aux sentiments de Flaubert...* » Comme on peut se rendre compte, il fut conduit au cimetière avec le respect et l'admiration des siens, travailleurs de la pensée et de la plume.

\*\*

Sa mort et le témoignage général signalé par la presse posait pour ses amis rouennais le problème d'un hommage public, pouvant se concrétiser sous la forme d'un monument. Dès le lendemain de son inhumation, un appel fut lancé dans ce sens dans la presse locale. Ce fut un avocat rouennais, Nion, qui fut chargé de centraliser les souscriptions. Les journaux locaux acceptèrent de les recevoir, à leurs guichets. Au cours du mois, ils publièrent cinq listes qui s'espacèrent par la suite. A la fin de mai, le comité en formation avait reçu 4 455 francs-or, l'équivalent de 225 louis, ce qui pourrait représenter 9 000 nouveaux francs, somme notoirement insuffisante pour l'érection d'un monument digne de l'écrivain. Au même moment, une autre souscription était ouverte entre les commerçants de la ville pour une cavalcade en juin, comportant un cortège historique sur le thème de l'entrée de Henri II à Rouen, et de laquelle il reste un magnifique album historique. Elle produisit 50 000 francs-or. L'idée d'un monument en sa faveur était en germe, mais son érection s'avérait difficile. Il y eut, sauf des amis et des lettrés, peu d'empressement dans la ville pour la réalisation de ce projet.

Il en fut question à la séance du Conseil Municipal du 14 mai ; le maire se leva et dit dès l'ouverture :

*Messieurs,*

*Nous venons de perdre un concitoyen qui fut l'un des écrivains les plus éminents de notre temps et qui restera l'une des illustrations littéraires de la Normandie. Il serait superflu de vous exposer les titres de M. Gustave Flaubert à votre sympathique admiration ; ils sont présents à vos esprits et la presse en a retenti aussitôt qu'a été connue sa mort, survenue inopinément le 8 de ce mois.*

*Nous n'avons plus, Messieurs, qu'à nous demander de quelle manière nous pourrions rendre hommage au talent de Gustave Flaubert et perpétuer sa mémoire...*

Le maire suggéra d'établir une autre fontaine sur la façade du Musée-Bibliothèque, alors en fin de construction et sur le côté nord-est, du côté de l'église Saint-Godard, qui aurait fait pendant à celle consacrée à Louis Bouilhet, en cours de construction et que Flaubert devait inaugurer à son achèvement.

*...Ainsi, pour les deux amis qui se sont illustrés en même temps dans deux branches parallèles de la littérature et qu'avait unis durant leur existence la plus profonde affection, recevraient après leur mort, un hommage semblable, dans deux décorations symétriquement placées aux deux côtés de la nouvelle bibliothèque publique de notre ville...*

La ville aurait offert cette place. Le comité avait des vues plus grandes, pensant qu'une place publique conviendrait mieux pour rendre hommage à son véritable mérite.

\*\*

L'influence des trois journaux rouennais sur la pensée du public paraît indéniable. Ils firent connaître l'importance et le sens de son œuvre littéraire. Les articles concernant sa mort, puis ses obsèques, permirent de mesurer l'hommage que les écrivains et les journalistes unanimes lui rendirent et ainsi de faire saisir aux Rouennais que leur compatriote était un grand écrivain du siècle. Leur clientèle n'excédait pas

alors 25.000 lecteurs dans les deux départements. Par leurs articles, sans exagération ni chauvinisme, ils firent ce qu'ils purent pour le grandir, affirmer sa véritable valeur, et sa mort apparut comme l'un des faits importants de l'année. Tous trois firent paraître leurs articles en seconde page, réservée à la chronique locale, prouvant que les journaux se considéraient comme essentiellement rouennais, avec une clientèle purement régionale, tandis que la presse parisienne publiait des articles analogues en première page, montrant ainsi que son rôle était surtout national.

Par avance, la ville de Rouen pensa que son œuvre vivrait et que longtemps, des hommes et des femmes, émus et troublés par son style et sa pensée, viendraient dans sa ville natale pour retrouver les lieux où il avait vécu, pensé, écrit, afin de mieux comprendre et saisir l'ensemble de son œuvre littéraire qu'il a laissée à l'admiration de tous.

André DUBUC.

---

# Flaubert vu par les Goncourt

EXTRAITS DU JOURNAL DES GONCOURT (Suite <sup>1</sup>)

ANNÉE 1888

Lundi 9 Janvier.

Dans la préface de son nouveau roman, Maupassant, attaquant l'écriture artiste, m'a visé sans me nommer (2). Déjà, à propos de la souscription Flaubert et de l'article de *Gil Blas*, je l'avais trouvé d'une franchise qui laissait à désirer.

Aujourd'hui, l'attaque m'arrive en même temps qu'une lettre où il m'envoie par la poste son admiration et son attachement. Il me met ainsi dans la nécessité de le croire un Normand très normand. Du reste, Zola m'avait dit que c'était le roi des menteurs.

Maintenant, ça peut être un très habile novellière de la Normandie à la façon de Monnier ; mais ce n'est pas un écrivain et il a des raisons pour rabaisser l'écriture artiste. L'écrivain, depuis La Bruyère, Bossuet, Saint-Simon, en passant par Chateaubriand et en finissant par Flaubert, signe sa phrase et la fait reconnaissable aux lettrés, sans signature, et on n'est grand écrivain qu'à cette condition : or, une page de Maupassant n'est pas signée, c'est tout bonnement de la bonne copie courante appartenant à tout le monde.

Guiches, dimanche dernier, faisait la meilleure critique de ce talent incontestable, toutefois, de ce talent de second ordre : il disait que ses livres se lisaient, mais ne se relisaient pas.

Mercredi 27 Juin.

Hier, j'entre au salon, pendant que Léon lisait sur la terrasse le *Second Faust*, et quand je suis arrivé à la porte de la terrasse, les yeux de Daudet et les miens se sont dit d'un même mouvement interrogatif : « Eh bien, la *Tentation de Saint-Antoine* en descend-elle de ce livre-là ? Le Sphinx et Hélène, qu'on retrouve moitié Hélène moitié Reine de Saba, et les Lamyés qui se transforment en Blemmyes, et les Chorérides en Bêtes de la Mer ou autres bêtes du bestiaire fantastique, et l'introduction de personnages semblables à la *Botte de sept lieues*,

(1) Voir pour les débuts, le *Bulletin des Amis de Flaubert*, nos 13, 14, 15, 16, 17, 18.

(2) Voir l'*Etude sur le Roman* qui sert de préface à *Pierre et Jean* et qui parut dans le Supplément littéraire du *Figaro*, le 7 janvier 1888, puis dans le volume le 9. Il n'est pas besoin du vocabulaire bizarre, compliqué nombreux et et chinois qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom d'*écriture artiste* pour fixer toutes les nuances de la pensée (Ed. Ollendorf, non illustrée, p. XXXIII). L'attaque prenait d'autant plus d'importance que cette *Etude* a la valeur d'un manifeste qui oppose au « roman d'analyse pur » le « roman objectif » qui cherche l'action ou le geste révélateur et le montre seul, cachant l'analyse comme un squelette.

est-ce à lui ou à Goethe qu'elle appartient ? » (3). Vraiment, il a eu la mémoire bien plagiaire, mon pauvre ami... Voir plus bas, dans le *Journal*, la découverte que Daudet a faite à propos de Bouvard et Pécuchet (4). Et dire qu'aucun critique n'a fait un rapprochement entre la *Tentation de Saint-Antoine* et le *Second Faust* !

Vendredi 6 Juillet.

Ce qu'est Maupassant ? C'est le Paul de Kock du temps présent, le Paul de Kock d'une époque un peu plus littéraire que celle de 1830.

Vendredi 7 Septembre.

Le succès présent du roman russe est dû à l'embêtement qu'éprouvaient les lettrés bien pensants en littérature du succès du roman *Naturiste* français : il ont cherché avec qui ils pouvaient enrayer ce succès. Car, incontestablement, c'est la même littérature : la réalité des choses humaines vue par le côté triste, humain, non poétique.

Et ni Tolstoï, ni Dostoïewski et les autres ne l'ont inventée, cette littérature ! Ils l'ont prise chez Flaubert, chez moi, chez Zola, en la matinant très fort de Poë.

## ANNÉE 1889

Mercredi 6 Février.

Après la génération des simples, des gens naturels, qui est bien certainement la nôtre et qui a succédé à la génération des romantiques, qui étaient tous des cabotins, des gens de théâtre dans la vie privée, voici que recommence chez les *décadents* une génération de poseurs, de chercheurs d'effets, d'étonneurs de bourgeois.

On a du monde, et toujours, quand on donne à dîner ; mais quand la réception est sèche comme chez Flaubert, comme chez moi, la nouveauté de la réception passée, on n'a bientôt plus chez soi que l'ami tout à fait intime, et deux ou trois non-valeurs.

Mercredi 27 Mars.

M<sup>me</sup> Commanville, à laquelle je demande comment elle avait pu publier les dures lettres adressées par Flaubert à Du Camp, qui, certes, ne les avait pas communiquées, me fait la confidence que Flaubert

---

(3) Sans entrer dans le détail de ces rapprochements, rappelons avec Léon Degoumois (*Flaubert à l'École de Goethe*, Genève 1928, page 57 et suivantes), d'une part, la double influence de l'Hélène de Goethe déterminant, comme le suggère Goncourt, l'épisode de la reine de Saba et celui d'Hélène qui veut, sous la conduite de Simon Mage, conter sa vie en solitaire ; d'autre part, les parentés entre le sabbat thessalien du *Second Faust* et le défilé des êtres fantastiques qui suit dans la seconde partie du *Saint-Antoine*, le dialogue du sphinx et de la Chimère.

(4) Il faut lire : **Voir plus haut...**

gardait la copie de ses lettres, rédigées comme un article de journal (5). Cela dit bien des choses sur lui, cette confiance, et confirme joliment ce que je pensais : que ce n'était pas le Monsieur tout spontané que quelques-uns veulent voir en lui et qu'il y avait souvent dans sa conduite du calcul du Normand.

Lundi 22 Avril.

J'en suis là maintenant : c'est qu'un livre comme le second volume de la *Correspondance* de Flaubert, ça m'amuse plus à lire qu'un roman, qu'un volume d'imagination.

Mardi 23 Avril.

Ah ! ça fait plaisir de trouver dans ce volume de Flaubert ces colères, ces indignations, qui se disent, qui se crient, qui se gueulent, selon son expression, dans la conversation, mais qui n'arrivent presque jamais au public par l'impression.

Jeudi 25 Avril.

Je trouve Daudet sortant de la lecture du second volume de la *Correspondance* de Flaubert, tout désillusionné sur l'homme qu'il s'était imaginé et le voyant dévoré d'une basse jalousie à l'encontre de son ami Du Camp — qui le lui a bien rendu plus tard. Et nous pensions, sans les nommer, à ces amitiés où l'un abomine l'autre, et lui avait sur les lèvres Arène, et moi, Burty.

Jeudi 16 Mai.

Ce soir, Léon Daudet conte un rêve assez original qu'il a fait ces jours-ci, Charcot lui apportait les *Pensées* de Pascal et, en même temps, lui faisait voir dans le cerveau du grand homme qu'il avait avec lui les cellules qu'avaient haletées ces pensées, absolument vides et ressemblant à des alvéoles d'une ruche desséchée. Il m'étonne, ce sacré gamin, par ce mélange chez lui de fumisteries bêtes, de batailles avec les cochers de fiacre et en même temps par sa fréquentation intellectuelle des hauts penseurs et ses originales rédactions de notes sur la vie médicale.

Et sur ce rêve, la conversation monte et je vis qu'il serait du plus haut intérêt que l'ascendance de tout homme de lettres fut étudiée par un curieux et un intelligent jusque dans les générations les plus lointaines et que l'on verrait son talent venant du croisement de races étrangères ou de carrières suivies par sa famille, et qu'on découvrirait dans un homme comme Flaubert des violences littéraires provenant d'un Natchez et que peut-être, chez moi, la famille toute militaire dont je sors m'a fait le batailleur de lettres que je suis.

Jeudi 27 Juin.

Le roman, tel que les meilleurs le font et d'après les recettes les plus neuves, me semble vraiment, à l'heure qu'il est, une œuvre enfantine. Et je crois qu'on voudra bien me rendre la justice de croire que je ne juge pas ainsi les romans de mes confrères, parce que je n'en fais plus. Oui, je le répète, pendant toute cette année, un seul livre m'a fait

(5) Dans l'édition de 1889 (*Correspondance* 2<sup>e</sup> série, pages 117 et 122), ces deux lettres adressées à Du Camp sont seulement datées 1852. La première est, en fait, du 26 juin, et Flaubert y répond avec dédain aux instances de son ami qui le pressait de publier pour « arriver ». « **Etre connu** n'est pas ma principale affaire : cela ne satisfait entièrement que les très médiocres ». La seconde, de juillet répond aux plaintes de Du Camp, blessé : « Moi, je ne cherche pas le port mais la haute mer ; si j'y fait naufrage, je te dispense du deuil » (Edition Conard, 1926, pages 442 et 451).

plaisir, m'a un peu exalté selon l'expression affectionnée de l'épistolaire, c'est la Correspondance de Flaubert.

## ANNÉE 1890

Mardi 23 Septembre (6).

J'ai dans ma chambre un portrait de Flaubert, cravaté de blanc par Giraud. Ce portrait m'agace et m'irrite, et j'ai envie de le décrocher pour que mon regard cesse d'y aller. Il est d'une ressemblance frappante ; mais l'encanaillage de cette peinture facile fait de cette ressemblance une féroce calomnie. Avec le bombé bête de son front, le larmolement de sa paupière inférieure, son nez rouge, ses moustaches tombantes, il me rappelle un domestique de bordel de l'École Militaire, en tenue de garçon d'honneur d'une noce aux Vendanges de Bourgogne.

Dimanche 9 Novembre.

Toujours travailler dans le silence. Pas un article sur mon journal, pas une citation de mon étude sur « Outamaro ». Non, je le répète, je n'aurai pas été gâté par mes contemporains.

Cette création de certains, au fond, de la plupart des jeunes littérateurs, par la littérature prenant des personnages et des décors dans le passé, cette vénération qui leur fait admirer Salammbô plus que Madame Bovary, a pour moi quelque chose de l'admiration respectueuse des gens des secondes galeries pour les pièces de théâtre ayant pris les personnages et les décors de notre ancienne monarchie.

.....

Au salon, comme on cause de l'inauguration du buste de Flaubert (7), Bauer raconte ceci. Un soir, il est emmené par Brainne fils chez lui et invité à prendre connaissance de la correspondance de Flaubert avec sa mère. Bauer n'était pas seul, il était accompagné d'une gentille actrice, avec laquelle, je crois, il vivait et qui se faisait la lectrice de la correspondance. Elle en lisait une, deux, trois, puis à la quatrième, s'arrêtait tout à coup, prétextait une indisposition et demandait à Bauer de la reconduire à la porte. Bauer lui demandant ce que voulait dire ce soudain malaise, elle lui répondait : « Voulais-tu que je lise les lettres de l'amant d'une femme devant son fils ? » Le jeune Brainne n'aurait lu que les premières lettres. Ces lettres tueraient la légende qui fait refuser à M<sup>me</sup> Brainne, Flaubert comme mari ; mais il n'aurait pas eu seulement M<sup>me</sup> Brainne ; il aurait eu, le polisson, M<sup>me</sup> Pasca, dont il disait un jour à Charpentier : « Mon cher, vous ne pouvez pas vous faire une idée des deux petites fesses de marbre qu'a la Pasca ! » Et pendant le temps de ces histoires et de celles qui se succèdent, toujours le refrain de Zola : « Aux îles Baléares... Aux îles Baléares ! »

Mardi 18 Novembre.

Pendant que tout à fait claustré et la porte fermée aux visites, je travaille à mon discours sur Flaubert, je songe avec terreur, au fond de moi, que j'ai donné 2.500 francs de commission pour quatre ou cinq montres de la collection des montres XVIII<sup>e</sup> siècle de la princesse

(6) Edmond de Goncourt était, à cette époque, l'hôte de la Princesse Mathilde, à Saint-Graffen.

(7) Il ne s'agit pas d'un buste de Flaubert, mais d'un bas-relief, œuvre de Chapu, dont l'inauguration, qui eut lieu le 23 novembre 1890, sera relatée plus loin.

Solytkoff. Mais, Dieu merci ! je n'en aurai sans doute pas une de ces montres commissionnées.

Dimanche 23 Novembre.

Pas dormi de la nuit, de peur de n'être pas réveillé à l'heure matinale du départ. A trois heures, regardé ma montre à la lueur d'une allumette. A cinq heures, en bas du lit.

Enfin, par un temps à ne pas mettre un chien dehors, me voici dans le chemin de fer de Rouen, avec Zola, Maupassant, etc.

Je suis frappé, ce matin, de la mauvaise mine de Maupassant, du décharnement de sa figure, de son teint briqueté, du caractère marqué, ainsi qu'on dit au théâtre, qu'a pris sa personne, et même la fixité malade de son regard. Il ne me semble pas destiné à faire de vieux os. En passant sur la Seine, au moment d'arriver à Rouen, étendant la main vers le fleuve couvert de brouillard, il s'écrie : « C'est mon canotage là dedans le matin, auquel je dois ce que j'ai aujourd'hui ! »

Débarqués à Rouen, visite à Lapière pour l'apurement des comptes. Sa nièce vient nous dire d'attendre quelques instants, parce qu'on est en train de lui faire une piqûre de morphine ; et à quelques minutes de là, le médecin nous prie de ne faire qu'entrer et sortir, parce que le malade est très fatigué, et nous trouvons dans son lit ce pauvre Lapière, qui est tout l'image de Don Quichotte agonisant.

De là, déjeuner — et fort bon déjeuner — chez le maire, un gros homme commun, très charmant, doublé d'une femme laide, très simple et très aimable personne, qui me recommande le champagne, du champagne fabriqué par sa famille : le champagne Goulet.

Et dehors, toujours de la bruine, de la pluie et du vent, le temps ordinaire des inaugurations à Rouen ; et là dedans, une population tout à fait indifférente à la cérémonie qui se prépare et prenant tous les chemins qui n'y mènent pas. En tout, une vingtaine de Parisiens de marque, dans les lettres et le reportage, et une fête avec tente pour les autorités et musique de foire, comme pour les Comices agricoles de **Madame Bovary**.

D'abord, une promenade dans le Musée, à travers les manuscrits de Flaubert, sur lesquels est penchée une députation de collégiens de l'endroit, promenade qui pourrait bien être, d'après une conversation de Maupassant, une exposition de Commissaires-Priseurs pour la vente de ces manuscrits à de riches Anglais. Puis enfin l'inauguration du monument pour de vrai.

Moi qui ne peux lire chez moi une page de ma prose à deux ou trois amis sans un tremblement dans la voix, je l'avoue, je suis plein d'émotion et crains que mon discours ne s'étrangle dans mon larynx, à la dixième phrase...

« Messieurs,

» Après notre grand Balzac, le père et le maître à nous tous, Flaubert a été l'inventeur d'une réalité, peut-être aussi intense que celle de son précurseur, et incontestablement, d'une réalité plus artiste, d'une réalité qu'on dirait obtenue comme par un objectif perfectionné, d'une réalité qu'on pourrait définir, d'après nature, rigoureux, rendu par la prose d'un poète.

» Et pour les êtres dont Flaubert a peuplé le monde de ses livres, ce monde fictif à l'apparence réelle, l'auteur s'est trouvé posséder cette faculté créatrice donnée seulement à quelques-uns, la faculté de les créer un peu à l'instar de Dieu. Oui, de laisser après lui des hommes

et des femmes qui ne seront plus, pour les vivants des siècles à venir, des personnages de livres, mais bien véritablement des morts dont on serait tenté de rechercher une trace matérielle de leur passage sur la terre. Et il me semble qu'un jour, en ce cimetière aux portes de la ville, où notre ami repose, quelque lecteur, encore sous l'hallucination attendrie et pieuse de sa lecture, cherchera distraitemment aux alentours de la tombe de l'illustre écrivain la pierre de M<sup>me</sup> Bovary.

» Dans le roman, Flaubert n'a pas été seulement un peintre de la contemporanéité, il a été un résurrectionniste, à la façon de Carlyle et de Michelet, des vieux mondes, des civilisations disparues, des humanités mortes. Il nous a fait revivre Carthage et la fille d'Hamilcar, la Thébàide et son ermite, l'Europe moyenâgeuse et son Julien l'Hospitalier. Il nous a montré, grâce à son talent descriptif, des localités, des perspectives, des milieux que, sans son évocation magique, nous ne connaîtrions pas.

» Mais permettez-moi d'aimer surtout, avec tout le monde, le talent de Flaubert dans *Madame Bovary*, dans cette monographie de génie de l'adultère bourgeois, dans ce livre absolu, que l'auteur, jusqu'à la fin de la littérature, n'aura laissé à refaire à personne.

» Je veux encore m'arrêter un moment, sur ce merveilleux récit, sur cette étude apitoyée d'une humble âme de peuple qui a pour titre : *Un Cœur simple*.

» En votre Normandie, Messieurs, au fond de ces antiques armoires, qui sont la resserre du linge, et de ce qu'a de précieux le pauvre monde de chez vous, quelquefois vos pêcheurs, vos paysans, sur les panneaux intérieurs de ces armoires, d'une maladroite écriture tracée par des doigts gourds, mentionnent un naufrage, une grêle, une mort d'enfant, enfin une vingtaine de grands et petits événements : l'histoire de toute une misérable existence. Cet envers écrit de leurs armoires, c'est l'ingénu livre de raison de ces pauvres hères. Or, Messieurs, en lisant *Un Cœur simple*, j'ai comme la sensation de lire une histoire qui a pris à ces tablettes de vieux chêne la naïveté et la touchante simplicité de ce qu'ont écrit dessus votre paysan et votre pêcheur.

» Maintenant qu'il est mort, mon pauvre grand Flaubert, on est en train de lui accorder du génie, autant que sa mémoire peut en vouloir... Mais sait-on, à l'heure présente, que, de son vivant, la critique mettait une certaine résistance à lui accorder même du talent ? Que dis-je, « résistance à l'éloge » ?... Cette vie remplie de chefs-d'œuvre lui mérita quoi ? la négation, l'insulte, le crucifiement moral. Ah, il y aurait un beau livre vengeur à faire de toutes les erreurs et de toutes les injustices de la critique, depuis Balzac jusqu'à Flaubert. Je me rappelle un article d'un journaliste politique, affirmant que la prose de Flaubert déshonorait le règne de Napoléon III ; je me rappelle encore un article d'un journal littéraire, où on lui reprochait un style épileptique, — vous savez maintenant ce que cette épithète contenait d'empoisonnement pour l'homme auquel elle était adressée (8).

» Et bien, sous ces attaques, et plus tard dans le silence un peu voulu qui a suivi, renfonçant en lui l'amertume de sa carrière et n'en faisant jaillir rien sur les autres, Flaubert est resté bon, sans fiel contre les heureux de la littérature, ayant gardé son gros rire affectueux d'enfant et cherchant toujours chez les confrères ce qui était à louer et apportant, à nos heures de découragement littéraire, la parole qui

(8) Cf. t. III, p. 205, nos 2 et t. V, p. 216.

remonte, qui soulève, qui relève cette parole d'une intelligence amie, dont nous avons si souvent besoin dans les hauts et les bas de notre métier. N'est-ce pas, Daudet ? N'est-ce pas, Zola ? N'est-ce pas, Maupassant ? qu'il était bien ainsi, notre ami ? et que vous ne lui avez guère connu de mauvais sentiments que contre la trop grosse bêtise ?

» Oui, il était foncièrement bon, Flaubert, et il pratiqua, je dirais, toutes les vertus bourgeoises, si je ne craignais de chagriner son ombre avec ce mot, sacrifiant un jour sa fortune et son bien-être à des intérêts et à des affections de famille, avec une simplicité et une distinction dont il y a peu d'exemple.

» Enfin, Messieurs, en ce temps où l'argent menace d'industrialiser l'art et la littérature, toujours, toujours et même en la perte de sa fortune, Flaubert résista aux tentations, aux sollicitations de cet argent ; et il est peut-être un des derniers de cette vieille génération de désintéressés travailleurs, ne consentant à fabriquer que des livres d'un puissant labeur et d'une grande dépense cérébrale, des livres satisfaisant absolument leur goût d'art, des livres d'une mauvaise vente payés par un peu de gloire posthume.

» Messieurs,

» Cette gloire, afin de la consacrer, de la propager, de la répandre, de lui donner en quelque sorte une matérialité qui la fasse perceptible pour le dernier de ses concitoyens, des amis de l'homme, des admirateurs de son talent, ont chargé M. Chapu, le sculpteur de tant de statues et de bustes célèbres, du bas-relief en marbre que vous avez sous les yeux, ce monument où le statuaire, dans la sculpture de l'énergique tête du romancier et dans l'élégante allégorie de la Vérité prête à écrire le nom de Gustave Flaubert sur le livre d'immortalité, a apporté toute son habileté, tout son talent. Ce monument d'art, le comité de souscription l'offre, par mon intermédiaire, à la ville de Rouen, et le remet entre les mains de son maire » (9).

Et bien, non, je prononce la chose avec une voix qui se fait entendre jusqu'au bout, dans une bourrasque tempétueuse qui me colle au corps ma fourrure et me casse sous le nez les feuillets de mon discours. Car l'orateur, ici, est un harangueur de plein air. Mais mon émotion, au lieu de se faire aujourd'hui dans la gorge, m'est descendue dans les jambes, où j'éprouve un tremolo qui me fait craindre de tomber et me force à tout moment de changer de pied comme appui.

Puis, après moi, un discours plein de tact du gros maire roux. Et après le maire, un discours de l'académicien de l'Académie de Rouen, à peu près vingt-cinq fois plus long que le mien et contenant tous les clichés, tous les lieux communs, toutes les expressions éculées, toutes les homaiseries imaginables : un discours qui le fera battre par Flaubert le jour de la Résurrection.

Maintenant, pour être franc, le monument de Chapu est un joli bas-relief en sucre, où la vérité a l'air de faire ses besoins dans un puits.

A la fin du déjeuner chez le Maire, Zola, en me caressant les bras, m'avait tâté pour une réconciliation avec Céard et je lui avais répondu, songeant combien cette brouille gênait les Daudet père et fils et combien même c'était embêtant pour nous deux, de nous faire, dans des milieux amis, des têtes de chiens de faïence, je lui avais répondu que j'étais

(9) Add. 1895 : tout le discours, d'Edmond de Goncourt, inséré tant bien que mal à cette place.

tout prêt à me réconcilier. Et la cérémonie terminée, quand il est venu me complimenter, nous nous sommes embrassés devant le médaillon de Flaubert, rapprochés l'un de l'autre comme par l'entremise de son ombre.

La cérémonie finie, il est trois heures et demie et la pluie a redoublé et le vent est devenu une trombe. D'un lunch, dont Maupassant nous a fait luire l'offre pendant tout le trajet du chemin de fer de ce matin, il n'est plus question, avec la disparition de l'auteur normand chez un parent. Il faut s'enfourner dans un café avec Mirbeau et prendre un grog, qui dure les deux heures et demie que nous avons à attendre le diner. Et Bauër, qui est venu la veille pour la représentation de *Salammbô*, nous conte que le directeur a eu l'aimable attention de faire remettre à tous les critiques dramatiques, dans une enveloppe, une clef des coulisses, après avoir recommandé à ses choristes d'être bien aimables pour ces messieurs de la presse parisienne, si bien qu'à l'heure du diner, Bauër nous quitte pour aller diner en catimini avec une de ces petites dames qu'il a invitées la veille (10).

Enfin, Dieu merci ! six heures sont sonnées et nous voilà attablés chez Mennechet, autour d'un diner ni bon ni mauvais, dont le plat officiel est toujours le fameux canard rouennais, plat pour lequel je n'ai qu'une assez médiocre estime.

Mais c'est un diner amusant par le vagabondage de la conversation, qui va de l'envahissement futur du monde par la race chinoise à la guérison de la phtisie par le docteur Koch, qui va du voyageur Bonvalot à Pinchenon (11), le bibliothécaire de Rouen tremblant que les pudiques Rouennais n'apprennent que c'était lui qui jouait le Vidangeur au bordel dans *Feuille de Rose*, la pornographie, pièce de Maupassant, jouée à l'atelier Becker, qui va de l'étouffement des canards à l'écriture des asthmatiques, reconnaissable aux petits points dont elle est semée et faits par les tombées de la plume sur le papier pendant les étouffements de l'écrivain (12). Causerie à bâtons rompus, dont les causeurs verveux, dont le jeune rédacteur du « *Nouvelliste* », l'auteur d'un *Ménage d'Artiste*, joué au Théâtre-Libre, à la tête éveillée de petit chat, et le notaire penseur, l'auteur du *Testament d'un Moderne*, dont le teint anémique prend une singulière blancheur exsangue sous le gaz qui nous éclaire (13).

Et il est 8 h. 40, l'heure du train express pour Paris.

Lundi 24 Novembre.

Ah, la critique ! Il y a quelques jours, dans un article contre Flaubert, injurieux comme un engueulement d'une descente de la Cour-

(10) L'opéra de Reyer, sur un livret de Camille Du Loch, d'après le roman de Flaubert, avait été créé à la Monnaie de Bruxelles, le 8 février 1890, et repris le 23 novembre au théâtre des Arts de Rouen.

(11) Erreur d'orthographe de Ed. de Goncourt. Il faut lire : **Pinchon**, qui fut l'ami de Maupassant.

(12) Sur **A la Feuille de Rose**, cf. t. XI, p. 145.

(13) L'auteur des *Ménages d'Artistes* (c'est le titre exact de la pièce créée chez Antoine le 21 mars 1890) n'est autre que Eugène Brieux. Envoyé comme journaliste « à Rouen pour les élections de 1885, Brieux y est resté comme rédacteur en chef du *Nouvelliste de Rouen* » (Antoine, *Mes Souvenirs sur le Théâtre-Libre*, p. 169). *Le Testament d'un Moderne*, publié par Charpentier en 1889, est de Jean Revel.

Le notaire penseur dont parle Ed. de Goncourt était Paul Toutain (Jean Revel), qui fut Président du Comité de Rachat du Pavillon Flaubert (1905) et du Comité les Amis de Flaubert (1913).

tille, Bloy déclare que les livres de mon frère et de moi ne sont lus que par des merlans (14). C'est là le ton de la critique néocatholique...

Aujourd'hui, l'épaisse et déloyale bête, qui a nom Besson, m'accuse d'avoir dit dans mon discours : « Je me rappelle d'un article », quand le texte donné par moi à l'« *Echo de Paris* » porte imprimé dans le journal : « Je me rappelle un article » (15). Il sait parfaitement mentir, mais a pleine confiance en sa nullité, en son rien, pour que je ne réclame pas contre sa canaillerie.

Dîner chez Daudet.

Jeudi 4 Décembre.

Léon me coupe l'appétit à la soupe, en me disant que Renan a écrit sur moi une lettre d'une violence inouïe et en revenant maladroitement, pendant tout le dîner, sur cette lettre ; et après le dîner, le père me laisse entendre que Porel ne jouera pas Germinie Lecerteux. Soirée nerveuse.

On revient ce soir sur l'emprunt qu'a fait Flaubert à la nouvelle des *Deux Greffiers*, publiée dans l'*Echo des Feuilletons* de 1848, emprunt découvert par Liesse (16). Et, là-dessus, Céard, qui dîne par suite de notre réconciliation, avance que le *Candidat* est tiré absolument d'une *Journée d'élections* par Lezay-Marnésia, qu'il s'y trouve tout, même le journaliste romantique.

Lundi 15 Décembre.

Ces jours-ci, un article d'Albelat dans la *Nouvelle Revue*, sur le style de Chateaubriand, un article étudié et fort bien fait ; il montre vraiment en la langue de Flaubert une descendance trop décrite de la langue de Chateaubriand, une descendance ressemblant trop à un plagiat (18).

(14) L'article visé, c'est la « Besace Lumineuse » parue dans *La Plume* du 15 novembre 1890. Bloy reproche à Flaubert de s'être repu de mots, mais il lui accorde la grâce d'un instant d'humilité qui lui a fait écrire *Saint-Julien l'Hospitalier*. Quant aux Goncourt, traités en mineurs de l'histoire et en stylistes maniaques qui ont « tarauté » la langue « avec une obstination d'helminthes », « leur œuvre déjà n'intéresse plus que les merlans du journalisme ou les derniers paveurs byzantins des écuries du Copronyme ».

(15) L'article de Louis Besson, *Le Monument de Flaubert*, a paru dans l'*Evènement* du 25 novembre : il parle des « passages laborieux » que contient « le discours pénible » de Goncourt et accuse, très gratuitement, celui-ci d'user souvent de l'incorrection imaginaire qu'il signale.

(16) Au lieu de l'*Echo des feuilletons*, il faut lire le *Journal des Journaux*, où avait paru, en mai 1844, la nouvelle de Barthélemy Maurice.

(17) Flaubert a-t-il connu la pièce de Legaz-Marnésia, publiée en 1837 et qui ne fut jamais jouée ? Il a pu découvrir parmi les lectures faites pour le parti politique l'*Education Sentimentale* ; cela n'est pas certain. Vive la discussion dans *Autour de Flaubert* (1912, tome I, ch. 6), de Descharmes et Dumesnil. Les deux pièces se ressemblent surtout en ce que les deux candidats, le Prenant de Marnésia et le Rousselin de Flaubert, font bon marché du bonheur de leur fille et de l'honneur de leur femme. Ici et là, quelques détails curieusement identiques, comme une coordonnée, gros électeur, choyé par le candidat. Mais la pièce de l'ancien préfet Marnésia tourne l'apologie de l'adversaire de Prenant, M. de Meley, monarchiste bon teint, alors que Flaubert méprise équitablement tous les partis.

(18) Goncourt, selon son habitude, écrit : La *Revue Nouvelle*, au lieu de la *Nouvelle revue*, où avait paru, le 15 décembre, *Chateaubriand et l'Ecole réaliste*. Albelat étudie en détail l'influence du style de Chateaubriand sur celui de Flaubert, mais sans voir là de plagiat et en s'attachant plus largement à montrer en Chateaubriand « le père de l'école réaliste contemporaine ».

## ANNEE 1891

Dimanche 25 Janvier.

D'après ce qu'on me disait de Larroumet, des côtés tartuffards de l'homme, je ne serais pas étonné qu'il y eut chez lui, contre moi, un petit ressentiment de ce qu'il m'a écrit pour assister à l'inauguration du médaillon de Flaubert à Rouen et que je lui ai répondu très poliment, mais de manière à laisser transparaître que je n'en sentais pas le besoin, le Gouvernement n'ayant rien fait pour la mémoire de Flaubert (19).

Mardi 24 Février.

Lorrain qui tombe chez moi avant déjeuner me conte — et cela dit être vrai — qu'on avait monté la Princesse contre moi, au sujet de la bêtise dont Flaubert gratifie l'Empereur dans mon *Journal*, et qu'on devait m'exécuter au Jour de l'An, lorsque j'apporterai mon cadeau à la Princesse. Mais on ne sait pas ce qui s'est passé chez elle : tout le monde qui attendait l'exécution a été surpris de la voir très, très aimable avec moi.

Jeudi 26 Février.

Ce matin, je m'avise de faire une fouille dans mes lettres de l'année de 1874, et, bonté divine ! j'y trouve un billet de Popelin qui confirme le dîner du mois de mai 1874 (20). Et, là-dessus, j'écris à la Princesse suivante :

« Vis-à-vis des autres, ça m'est égal. Mais vis-à-vis de vous, je voudrais bien que vous vous rappeliez ce dîner du mardi 26 mai 1874, parce que je ne suis pas un homme à inventer dans mon *Journal* un dîner, pour me donner les gants de faire fêter mon anniversaire par une Altesse.

Je trouve sur mon *Journal* la note imprimée dans le livre où, après dîner, les invités construisent sur un tas de papiers un hôtel Néal.

Mais je fais appel à la mémoire de Pélagie, qui me dit que c'est un dîner qui a précédé les déjeuners des années suivantes, le seul dîner où on ait allumé les lustres des salons et où les invités étaient M<sup>me</sup> de Galbois, Flaubert, qui a passé toute la soirée à vouloir vous voir fumer une cigarette ; le vieux Giraud et sans doute Popelin.

Dimanche 1<sup>er</sup> Mars.

Daudet me raconte ceci après mon départ de chez la Princesse, mercredi, la Princesse a eu une espèce de conférence avec Hérédia, ayant derrière son dos Popelin et le petit Hervieu. Parlant du dîner que, décidément, elle ne se rappelle pas — elle n'a reçu que le lendemain la lettre où je lui donnais copie du billet de Popelin — la Princesse a

(19) Sur l'inauguration du monument Flaubert, voir plus haut. Larroumet comptait intervenir comme directeur des Beaux-Arts, poste qu'il occupait depuis le 12 juin 1888, après avoir été chef de cabinet de Lockroy, ministre de l'Instruction Publique, et qu'il quittera le 16 août 1891 pour être nommé professeur de littérature française à la Sorbonne.

(20) Il s'agit d'un dîner qui eut lieu effectivement chez Edmond de Goncourt, le 26 mai 1874, jour anniversaire de sa naissance et à laquelle assistait notamment la Princesse Mathilde (dont l'anniversaire était le 27 mai). Le *Figaro* de l'époque publia alors un article sous la signature de Bonnières, un article assez malveillant sur Ed. de Goncourt et sur la Princesse Mathilde. Celle-ci nia publiquement avoir assisté à ce dîner.

bêtement et notamment opposé à son assertion l'assertion de **Madame Pélagie**, prononcée gros comme le bras. Puis elle a affirmé qu'elle m'avait maltraité de paroles... qu'elle avait dit qu'il y avait des gens qui avaient demandé à ne pas venir dîner le même jour que moi... qu'elle m'avait dit, à propos de la phrase sur la bêtise de l'Empereur — de Flaubert et non pas de moi — que, cependant, c'était lui qui m'avait décoré — enfin, un tas de choses qu'elle ne m'a pas dites, se bornant, comme je l'ai raconté, à se plaindre de mon attaque contre Renan et, aussitôt, à se faire pardonner son reproche par une tendre amabilité. Mais la pauvre Princesse, quand la passion l'anime, elle ment comme une Italienne qu'elle est.

Samedi 23 Mai.

Zola, interrogé ces jours-ci sur les livres qui avaient eu le plus d'influence sur lui, a donné cette liste : poésies de Musset, **Madame Bovary**, livres de Taine.

Nom de Dieu ! Je crois que **Germaine Lacerteux** a fait plus d'impression sur la cervelle de l'auteur de **l'Assommoir** que les livres précités par lui !

Jeudi 30 Juillet.

Au dîner, l'on cause de Flaubert, et comme je mets **Madame Bovary** au-dessus de tous ses livres, Rosny me lance : « Votre frère et vous, avez-vous dû l'embêter avec **Madame Bovary** ! » A quoi je lui réponds : « Cher Monsieur, vous oubliez que j'ai du tact et que je connais très bien la corde sur laquelle il faut jouer avec les gens ».

## ANNÉE 1892

Dimanche 4 Février.

En ce moment, tous les littérateurs, et les plus dissemblables que talent, affirment descendre de Flaubert... Ah ! s'il était vivant, comme ils tairaient cette prétendue descendance !

Samedi 5 Mars.

Un journaliste du « Figaro » ne trouve pas les conversations que donne mon **Journal** intéressantes, Saperlotte ! Moi qui suis bien certainement aussi intelligent que le dit journaliste, je puis affirmer que ce que j'ai entendu dire par Michelet, Gavarni, Montalembert, Théophile Gautier, Flaubert est supérieur à ce qu'il entend tous les jours !

Mercredi 30 Mars.

M<sup>me</sup> Commanville, de retour de Rome, vient me remercier de ma lettre de recommandation près de Béhaine et me donne de tristes nouvelles de Maupassant. Il ne parle plus maintenant jamais de son manuscrit de **l'Angélus**. Dernièrement, il a voulu envoyer une dépêche à un quelconque et n'a jamais pu la rédiger. Enfin, il passe toutes ses journées à causer avec le mur qu'il a en face de lui.

Mardi 5 Avril.

Ce matin, tombe chez moi Lagier, que je n'ai pas vu depuis une quinzaine d'années.

Nous causons de nos morts, depuis le temps où nous nous rencontrions au boulevard du Temple, chez Flaubert, et elle me demande des nouvelles de Maupassant.

Mercredi 6 Avril.

Décidément, c'est un jean-foutre que ce Loti ! (21). Comment cet homme dont le talent anti-académique est tout nôtre par les procédés d'observation et de style, pour complaire à l'Académie, s'est fait, de gaieté de cœur, le domestique éreinteur de tous les talents pères et frères du sien !

Ah ! je pensais, si j'avais été à sa place, le brave discours qu'il y avait à faire en glorifiant Balzac, Flaubert et les amis...

Lundi 25 Juillet.

Toute la soirée à remuer des idées avec Daudet, à improviser, au courant de la parole, des articles de haute philosophie actuelle, qu'aucun de nos jeunes ne songe à faire pour un journal.

Nous parlons aussi du mensonge, du mensonge cynique du journalisme contemporain, où les journaux font aujourd'hui de Cladel un écrivain de la taille de Flaubert, quand aucun de ces journaux vantards de son talent ne voulait hier de sa copie.

Mardi 26 Juillet.

Dîner avec les ménages Charpentier et Zola.

L'on parle du discours d'avant-hier de Zola sur Cladel, et comme Daudet lui laisse entendre que les « tables d'airain » n'étaient pas à leur place à propos de cette mémoire et lui demande s'il n'y avait pas moyen d'introduire un peu de vérité dans son oraison funèbre, Zola s'écrie cyniquement : « De ce que j'ai dit, je ne pense pas un mot. Si vous saviez comme j'ai écrit cela ! J'ai écrit cela dans ma chambre à coucher, en poussant tous les quarts d'heure un cri de désespoir. C'est ampoulé, c'est hors de proportion, oui, ça ne dit pas la vérité. Pour Gonzalès, j'ai donné mon impression vraie, mais pour Cladel — et Zola s'adresse à Daudet — pour Cladel, mon bon ami, je vous le répète, je ne pense pas un mot de ce que j'ai dit. C'est un mensonge. Et il termine par son refrain coutumier : « Après quoi, qu'est-ce que ça fait ? De Cladel, il ne sera plus question dans huit jours ! » (22).

Alfred Stevens est venu me dire avec sa jolie fille, aux yeux doucement pervers, mais si tristes dans le moment qu'ils ne sont que charmants.

Et depuis quatre heures jusqu'à dix heures, ç'a été chez l'artiste un jaillissement d'amusantes anecdotes sur les littérateurs et les peintres et gens de toutes sortes, coupées par son grognement porcin.

« C'est moi, dit-il, qui ai apporté Madame Bovary chez les Dumas. Dumas fils m'a dit : « C'est un livre épouvantable ! » Quant à Dumas père, il a jeté le livre par terre, en disant : « Si c'est bon, cela, tout » ce que nous écrivons depuis 1830, ça ne vaut rien ! »

(21) Pierre Loti venait d'être reçu à l'Académie le jeudi 7 avril 1892. Il y a certainement une erreur de date dans la reproduction du Journal des Goncourt. Lire ici (au lieu du mardi 6 avril) jeudi 7 avril.

(22) Zola se réfère d'une part au discours prononcé à l'inauguration du buste d'Emmanuel Gonzalès, le 25 octobre 1891. Zola se rappelle avec gratitude son plaisir d'enfant à lire *Les Frères de la Côte* et il célèbre la bonté de Gonzalès, qu'il a connu par Manet. D'autre part, il a prononcé, le 23 juillet 1892, aux obsèques de Léon Cladel, un discours, où il rapproche, comme forgeron de belles phrases, Cladel de Flaubert qui, lui aussi, « les voulait d'airain, toutes droites comme des tables de bronze, debout à jamais ».

## ANNEE 1893

Samedi 8 Juillet.

Enterrement de Maupassant dans cette église de Chaillot, où j'ai assisté au mariage de Louise Lerch, que j'ai eu un moment l'idée d'épouser.

M<sup>me</sup>\* Commanville, que je coudoie, m'annonce qu'elle part le lendemain pour Nice avec le pieux désir de voir, de consoler la mère de Maupassant, qui est dans un état inquiétant de chagrin.

Dimanche 1<sup>er</sup> Octobre.

Paul Alexis, revenant du Midi, me raconte qu'il a été faire une visite à M<sup>me</sup> de Maupassant, dont il est revenu avec la conviction que Maupassant était le fils de Flaubert.

Dans une longue conversation qu'il a eue avec elle et qui a duré de une heure à six heures, d'abord, M<sup>me</sup> de Maupassant a mis une certaine animation à bien lui démontrer que Maupassant, physiquement et moralement, n'avait rien du tout de son père. Puis, dans le cours de la conversation, elle lui disait au sujet de son enterrement : « J'aurais bien voulu pouvoir aller à Paris... Mais j'ai clairement écrit pour qu'il ne fut pas mis dans un cercueil de plomb... Guy voulait après sa mort la réunion de son corps au Grand Tout, à la Mère-la-Terre, et un cercueil en plomb retarde cette réunion. Il a été toujours préoccupé de cette pensée, et quand, à Rouen, il a présidé à l'enterrement de son cher père... » Ici, M<sup>me</sup> Maupassant s'interrompt, mais très vite, sans se reprendre : « Du pauvre Flaubert... » Et, plus tard, sans se douter des preuves qu'elle donnait, contre elle, elle revenait au commencement de sa conversation : « Non, sa maladie ne tenait d'aucun de nous... Son père, c'est un rhumatisme articulaire... Moi, c'est une maladie de cœur... Son frère, qu'on dit mort fou, c'est une insolation, à cause de l'habitude qu'il avait de surveiller ses plantations avec de petits chapeaux trop légers ». Et Paul Alexis se demandait s'il n'était pas présumable qu'un individu attaqué d'épilepsie se reproduisit à la génération suivante dans un fou (23).

Alors, M<sup>me</sup> de Maupassant entretenait Paul Alexis des derniers mois de la vie de son fils. Vu avant sa mort, il lui écrivait une lettre à peu près conçue dans ces termes : « Les médecins disent que j'ai une anémie cérébrale, je suis seulement fatigué. Et la preuve, c'est que je viens de commencer l'Angélus et jamais je n'ai travaillé avec une facilité pareille, et je marche de plain-pied dans mon livre comme dans mon jardin... Je ne sais pas si mon livre sera un chef-d'œuvre, mais ce sera mon chef-d'œuvre ».

---

(23) Le récit de Paul Alexis apporte de l'eau au moulin de ceux qui veulent faire de Maupassant le fils de Flaubert. On sait que M<sup>me</sup> Flaubert mère et M<sup>me</sup> Le Poittevin étaient deux amies de pension, que la petite Laure partageait avec son frère Alfred l'amitié de Flaubert ; mais quand Le Poittevin et sa sœur se marièrent, Flaubert semble bien s'éloigner et quand il reprendra, en 1863, avec M<sup>lle</sup> Le Poittevin, devenue M<sup>me</sup> Laure de Maupassant, des liens épistolaires, ce sera sur un ton qui ne permet guère de supposer une liaison antérieure. La date de naissance de Maupassant (5 août 1850) et celle du départ de Flaubert pour l'Orient (29 octobre 1849) ne constituent pas une objection absolument irréfutable, mais le ton de cette correspondance entre M<sup>me</sup> de Maupassant et Flaubert en est une sérieuse. (Voir René Duménil — Guy de Maupassant, — 1933, page 66).

## ANNEE 1894

Mercredi 17 Janvier.

Ce soir, je dinais chez la Princesse, à côté de M<sup>me</sup> Kahn, la juive à l'aspect poitrinaire, à la fiévreuse conversation, peut-être grisée de morphine et d'éther. Elle me confessait, à l'âge de quatorze ans, dans l'abandon et la non surveillance des livres traînant partout en la maison de ses père et mère — et qui avaient fait que sa sœur avait lu, à six ans, Madame Bovary — avoir parcouru toute la littérature avancée des langues française, russe, anglaise, allemande, italienne. Et comme je l'interrogeais sur ce que cette effroyable aventure de mauvaises lectures avait dû produire dans son cerveau, elle me répondait que cette ouverture par les livres sur la vie aventureuse lui avait donné l'éloignement des aventures, mais, en même temps, lui avait fabriqué une pensée toute différente de la société au milieu de laquelle elle vivait.

Dimanche 11 Mars.

Quinze jours sans crise, et la sensation de la rentrée en pleine jouissance de la vie.

Frantz Jourdain cause de l'avatar de Gallimard, de cet homme qui ne vivait que pour les livres, puis pour les tableaux et qui, maintenant, passe toutes les soirées aux Variétés, la boutonnrière fleurie, au milieu des hétaires de son immeuble, enfin devenu tout à fait un fêtard et déclarant hautement que les artistes, dont il faisait autrefois uniquement sa société, sont des êtres mélancoliques, tristes, embêtants et n'apportant dans leurs relations que du noir, et qu'il veut maintenant autour de lui de la gaité, de la joie !

On remémore les... (24) de Maupassant avec le public. Le célèbre... payé par Flaubert où, à la vue de la bonne tête du vieux romancier, une fille s'est écriée : « Tiens, Béranger ! » — apostrophe qui a tiré deux larmes de la glande lacrymale de Flaubert.

Samedi 24 Mars.

Aujourd'hui, je pose pour un artiste anglais, que l'éditeur Heinemann a amené de Londres à Paris, dans le but de lui faire faire mon portrait et les portraits qu'il veut intercaler dans notre biographie. C'est un jeune homme de vingt-deux ans qui a fait une très intelligente étude des procédés lithographiques de Gavarni et de Daumier et a fait de moi, dans un travail tout à fait supérieur, un portrait horriblement canaille. qui fait de moi, il me semble, un Flaubert aviné (25).

Dimanche 1<sup>er</sup> Avril.

Aujourd'hui, trois enterrements : Pouchet, le fils Brainne, M<sup>me</sup> Zeller. La marchande de couronnes, chez laquelle Pélagie a été commander une guirlande de roses et de pensées pour M<sup>me</sup> Zeller, lui disait : « C'est étonnant comme on meurt dans ce moment-ci ! »

---

(24) Ici, le même mot, répété à double reprise, ne peut être livré à la publicité. S'en référer au **Journal des Goncourt**, tome XX, page 20.

(25) Goncourt les nommera, en un autre écho : **Rothensteins**.

## Une lettre inédite de Flaubert

La « Gazette de Lausanne » du 22 janvier 1962 a publié une lettre inédite de Flaubert, adressée très probablement à Michel Lévy, son éditeur parisien. Postérieure à la mort de Louis Bouilhet, elle doit dater de 1871. Ecrite sur l'habituel papier bleu, sa couleur préférée pour sa correspondance, elle a été collée sur la couverture intérieure d'une des premières éditions de « Salammbô » par un collectionneur anonyme. Ce fut M. Eugène Savigny, qui fut longtemps professeur à Genève, qui eut le plaisir de découvrir ce volume dans une boîte de bouquiniste de cette ville. Il l'a conservé jusqu'à sa mort. Il a légué l'ensemble de sa bibliothèque à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, où elle se trouve maintenant.

Voici cette lettre non datée :

*Cher Monsieur,*

*Louis-Hyacinthe Bouilhet est né à Cany (Seine-Inférieure) le 27 mai 1822 et mort à Rouen le 18 juillet 1869. Mais d'après votre conseil, je crois que la légende suivante suffit :*

LOUIS BOUILHET  
1822-1869

*Pour vous dire le format exact du papier, il faut que je voie M. Claye. Vous aurez donc ma réponse là-dessus que demain dans l'après-midi.*

*Au lieu de 2 000 exemplaires, faites-en 2 050 (pour donner à part) sans compter bien entendu les 25 exemplaires avant la lettre.*

*Agréez, je vous prie, l'assurance de toute ma considération.*

G. FLAUBERT  
Rue Murillo, 4  
Paris

# NOTES DE LECTURES

## Lettre du Philosophe Alain, à Charles Salomon, du 16 Juin 1916

Du Bulletin de l'Association des Amis d'Alain (n° 14, octobre 1961) :

Alain était alors soigné dans un hôpital pour une entorse et lisait beaucoup.

...Dans *Madame de Bovary* (ainsi disent les militaires, sans exception), il y a de belles choses : trop peu. J'en copie une ici (page 190). C'est après la lettre du papa Rouault : « ...Les fautes d'orthographe s'y enlaçaient les unes aux autres et Emma poursuivait la pensée douce qui caquêtait tout au travers, comme une poule à demi-cachée dans une haie d'épines... » Encore, voyez, comme c'est bon de copier, la fin est traînante. Mais ce regard est beau. Rares, je dis, ces belles choses. Je vois pourquoi il y a trop d'esprit (voir *Bouvard et Pécuchet*). Aussi, semblable à Zola, presque partout il écrit en journaliste : style de gendarme (page 191) ...et il manqua consécutivement à trois rendez-vous... « L'arrivée à Vouville (Yonville) est un commencement au milieu du livre. L'enfance de Charles écourtée. Emma, ce n'est rien. C'est une brune qui aime d'après les lieux communs. Pécuchet femelle. Telles sont mes pensées de cette heure.

— Du Bulletin Charavay, n° 201, page 15 :

Flaubert : Lettre à Feydeau (?), Paris 1875 :

*« Je ne comprends goutte à ta lettre!.. Tu ne m'as jamais dit que du bien de M. Lemerre, par conséquent tu n'as pas pu me dissuader de publier chez lui, Saint Antoine !*

*Je ne vois pas du tout les propos qu'aurait tenus Alphonse Daudet. A moins que ce ne soit une aimable farce dont je lui demanderai la signification dimanche prochain... »*

Billet de Flaubert à un ami. Croisset, 27 novembre 18...

*« J'attends toujours les deux papiers timbrés à signer. Vous croyez peut-être me les avoir envoyés. Il n'en est rien... »*

Autre billet, 6 octobre 1879 :

*« Merci pour la lettre et son contenu. J'attends la semaine prochaine les premières épreuves de Bouilhet... »*

Dans « *Les métamorphoses du cercle* », de Georges Poulet (Chemineux, Plon, 1961), une longue étude est consacrée à Flaubert. Il écrit : « Ce que Flaubert a voulu montrer dans *Madame Bovary*, c'est une existence qui tantôt se replie et tantôt se déploie, qui est parfois réduite

à n'être qu'un moment sans durée et un point sans extension et qui, parfois, à partir de ce moment et de ce point, s'étend jusqu'à une conscience circulaire de l'amplitude de ses rêves, de la profondeur de sa durée, de l'étendue de son ambiance ».

Le couturier parisien bien connu Jacques Heim a publié chez Julliard (septembre 1961) le *Traité des visages, essai d'une physionomie*.

Nous y lisons, page 269, Promenades dans le temps : « ...Louise Colet fut aimée de Flaubert, extensif typique et exigeant, malgré ou à cause de son comportement abusif de furie en « marbre chaud », selon le mot de Musset, qui fut aussi son amant. Flaubert, cependant, la supporta avec intermittence pendant huit années. C'était une beauté sensuelle. « Tu donnerais de l'amour à un mort », lui dit-il, mais encombrante par son agitation perpétuelle, ses prétentions littéraires, ses disputes, ses récriminations. Elle insistait en vain auprès de Chateaubriand pour obtenir une préface, auprès de Sainte-Beuve pour obtenir une critique. Elle sollicitait les ministres pour obtenir pour obtenir des subventions et les obtenait. M<sup>me</sup> Colet avait certainement un caractère intensif... »

Page 234, sur les Français : « Mais l'art d'écrire, d'exprimer, de mouler la pensée dans une forme, c'est l'art extensif par excellence. C'étaient à des degrés et dans les genres divers des extensifs : Montaigne, Descartes, La Fontaine, Racine, Montesquieu, Rousseau, comme le furent plus tard les Hugo, les Flaubert et de nos jours, Gide et Valéry... »

## LE CATALOGUE DE CHANTILLY

Il est bon de signaler que le 52<sup>e</sup> volume du Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France (Paris, Bibliothèque Nationale, 1960) est consacré à la bibliothèque Spœlberch de Lovenjoul, à Chantilly, dont le Conservateur actuel est notre vice-président, M. Jean Pommier. Ce catalogue a été établi d'après le manuscrit de Georges Vicaire. Il se termine par l'analyse des dossiers n<sup>os</sup> 1355 à 1367, qui furent données par M<sup>me</sup> Franklin-Grout à l'Institut de France. Nous reviendrons sur leur contenu.

## Peut-on dire " se lamenter de " ?

Aristide, dans sa chronique habituelle du *Figaro Littéraire* (21 avril 1962), usage et grammaire, écrit :

« ... Gustave Flaubert a commis quelques fautes de français devenues célèbres. Mais je ne crois pas qu'il faille retenir contre lui l'expression « *Il se lamentait de sa vocation arrêtée* » qu'une lectrice de Saint-Maur a relevée pour moi dans *Madame Bovary*, page 70 de l'édition du

Centenaire. « Se lamenter de me choque, m'écrit-elle. Hatzfeld et Darmesteter ne donnent qu'un exemple : ils se lamentent sur son sort ».

Littré, Madame, et Robert en donnent depuis plusieurs autres pour illustrer l'emploi pronominal de ce verbe qui signifie d'abord, certes, se répandre en lamentations, ce qui fait attendre la préposition sur et non de. Mais il signifie aussi ( par exagération, nous dit Littré) se plaindre beaucoup, après quoi la préposition de est toute naturelle. Et vu l'analogie (Robert) entre se lamenter et se désoler, pourquoi serait-il interdit de se lamenter d'une vocation arrêtée et permis de s'en désoler ?

Flaubert a raison et la phrase incriminée mérite au contraire d'être retenue comme exemple ».

---

## Vente record d'un exemplaire de l'édition originale de "Madame Bovary"

---

Lors de la vente de la bibliothèque de M. Louis Cartier, le grand bijoutier de la rue de la Paix, à l'Hôtel Drouot, au début de mars de cette année, on signale une enchère de 41.000 NF. pour une édition originale de Madame Bovary (Michel Lévy, 1857), provenant des bibliothèques Goncourt et Barthou et portant cet envoi autographe de Gustave Flaubert : « A Jules et Edmond de Goncourt, hommage de la plus haute et de la plus profonde sympathie pour leurs personnes et leurs œuvres ».

Cet exemplaire, relié par les Goncourt, porte leur chiffre sur la reliure et contient une page du manuscrit.

---

## NECROLOGIE

# Edmond LEDOUX

Quoique n'appartenant plus à notre Société depuis plusieurs années, mais lisant toujours notre Bulletin avec infiniment de plaisir, M. Edmond Ledoux est décédé en novembre dernier, à l'Hôtel-Dieu de Rouen, où il avait été transporté trois semaines auparavant.

Originaire de Neufchâtel-en-Bray, où ses parents étaient commerçants, cet octogénaire avait d'abord commencé des études de droit et ensuite de médecine, qu'il avait dû interrompre pour des raisons de santé, puis par la guerre de 1914.

Il y a une cinquantaine d'années, il avait été stagiaire à l'étude notariale de M<sup>e</sup> Ozanne, apparenté au D<sup>r</sup> Franklin-Grout, le second mari de la nièce de Flaubert. C'est à cette époque que commença sa passion flaubertienne, qui devait durer jusqu'à l'heure de sa mort. Il a donc réuni, au cours de sa longue vie, une documentation unique sur les articles consacrés à Flaubert et à ses amis, que la Société a eu la sagesse d'acquérir, pour qu'elle soit conservée, au profit de tous.

Lorsque M. Louis Bertrand songea à se dessaisir de la Bibliothèque de Flaubert que lui avait léguée par testament M<sup>me</sup> Franklin-Grout, il l'offrit à l'Institut de France. M. Ledoux s'efforça alors de la faire revenir à Rouen, ne fût-ce qu'à titre de dépôt. Depuis 1952, les 800 volumes restants sont exposés à la mairie de Canteleu, à quelques pas du pavillon de Croisset. La municipalité lui marqua sa satisfaction en le nommant conservateur de cette collection. Il s'y rendait, chaque jeudi après-midi, avec une vive satisfaction. C'était pour lui un honneur mérité d'avoir été choisi.

Il avait aussi inventorié et daté la correspondance de Flaubert offerte à l'Institut de France par sa nièce, qui complète la collection de Lovenjoul, déposée à Chantilly et dont le catalogue imprimé vient de paraître.

M. Ledoux était l'un des plus fidèles habitués de la Bibliothèque Municipale de Rouen. Il y passait des après-midis entières, prenant sans arrêt des notes. Le souvenir de cette figure originale, à l'esprit fort indépendant, restera longtemps dans la mémoire de ceux qui la fréquentent habituellement.

Nous avons souhaité que ses héritiers, des cousins éloignés et âgés, offrissent ses papiers et ses notes à la Bibliothèque Municipale, répondant à un désir secret, malheureusement non écrit, du disparu. En les achetant, notre Société a eu un double but : les conserver et les faire revenir à la Bibliothèque qu'il a tant aimée.

Nous saluons donc avec une vive émotion et un profond regret le départ de ce chercheur rouennais, que des circonstances personnelles avaient un peu écarté de notre Association, mais dont la ténacité dans les recherches était discrètement admirée de tous. Une vie intellectuelle constamment dirigée vers l'œuvre de Flaubert est un exemple si rare qu'il méritait d'être rappelé dans ce Bulletin, voué à son étude.

## Léon LETELLIER

Au lendemain de sa mort, le 19 février dernier, la presse rouennaise a rappelé la vie laborieuse et la qualité des études du chanoine Léon Letellier. Lors des funérailles, le Supérieur de l'Institution Join-Lambert a prononcé du haut de la chaire de la cathédrale l'éloge du maître qui enseigna tant de générations ; à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, le Président et le Secrétaire de la classe de Lettres ont à leur tour rendu hommage à l'ancien Président et au Secrétaire émérite dont la perte est si vivement ressentie par tous.

Les « Amis de Flaubert », qui sont aussi ceux de Louis Bouilhet, le plus sûr de ses amis, lui doivent, eux, un hommage tout particulier pour la très remarquable thèse de doctorat que l'abbé Letellier soutint brillamment, en 1919, devant la Faculté des Lettres de Caen.

Dix ans plus tôt, dans sa thèse de doctorat ès-lettres, René Descharmes appelait de ses vœux la « réhabilitation » de Bouilhet dont « le nom, — disait-il — devrait être cité immédiatement après ceux de Baudelaire, Théophile Gautier et Leconte de Lisle » et qui, cependant, se trouvait assez malmené dans les histoires de la littérature de Lanson, Petit de Julleville et Strowski.

Dès avant cet appel, M. Léon Letellier s'était intéressé à l'œuvre de Louis Bouilhet et avait découvert à Amiens de nombreux manuscrits inédits qui allaient lui permettre d'établir avec précision la biographie intellectuelle de l'écrivain et l'évolution de sa pensée, en même temps de le replacer exactement dans son milieu familial et social. C'est dire tout ce que le volume, publié en 1919 à l'imprimerie de la Vicomté, à Rouen, et chez Hachette, à Paris, apportait de nouveau.

M. Letellier découvrit ainsi comment, après avoir été un romantique imitateur de Lamartine, de Musset et de Victor Hugo, Bouilhet renonça, sous l'influence de Flaubert, à la poésie sans originalité de ses débuts pour atteindre dans « Melaenis » et « Les Fossiles » à un art nettement parnassien par le fond et la forme.

Ce jugement se trouva confirmé quelques années plus tard par Albert Thibaudet dans son « Histoire de la Littérature Française » : « Mais il ne faut pas oublier, écrit le critique, parmi ces Parnassiens de la grande époque un poète provincial probe, bien doué et bien en place, Louis Bouilhet. Sainte-Beuve voyait en lui un disciple de Musset : à tort, bien qu'il y ait quelque liaison entre la strophe épique de « Melaenis » et celle de « Namouna ». La vraie liaison (sans imitation) est d'un côté avec Leconte de Lisle, puisque « Melaenis » est un grand poème archéologique d'une forme robuste, et que Bouilhet, dans les « Fossiles », se fit l'animalier parfois heureux de la faune antédiluviennne et le peintre des paysages de l'époque secondaire ; d'un autre avec Flaubert, dont il était le compatriote, l'ami et le conseiller, et dont la prose archéologique équilibre la poésie archéologique du Parnasse ; par là, ce groupe d'art érudit, décoratif et solide, fait bloc ».

Mêlant continuellement la biographie de Bouilhet et la vie de ses livres, comme elles le furent en réalité, publiant une comédie et dix-neuf poèmes inédits, M. Léon Letellier a pleinement réussi à mieux faire connaître l'artiste délicat qui fut l'intime ami et le meilleur conseiller de Flaubert. Depuis la publication de son livre, on ne peut plus penser

à Louis Bouilhet sans évoquer aussitôt celui qui, cinquante ans après la mort du poète, fit redonner à celui-ci la place très honorable qu'il avait méritée dans le groupe des Parnassiens, et que l'on tendait à oublier.

C'est ainsi que nous autres Rouennais nous lions étroitement le souvenir de l'éminent professeur brayon (M. Léon Letellier est né à Wanchy-Capval en 1880) à celui du poète cauchois (Louis Bouilhet naquit à Cany en 1821).

René ROUAULT DE LA VIGNE.

---

## SPECTACLES ET MANIFESTATIONS

### L'Évocation sentimentale de Gustave Flaubert

En octobre à Paris, en novembre à Deauville, les Comédiens de Bellegarde, du nom de l'hôtel qui abrite en ce moment le Conservatoire de musique et d'art dramatique de Rouen, sous la direction de M. Jean Chevrin, professeur, ont donné un spectacle, sous la forme d'une Évocation sentimentale de Gustave Flaubert. Le texte est dû au docteur Gale-rant. Le thème est fourni par Flaubert lui-même, qui se raconte et qui peint ses avatars sentimentaux en même temps que la vie conjugale mouvementée d'Elisa. Le texte a été enregistré. Les diapositives sont dues à Georges Weisberger, la documentation rassemblée à M. Gérard Gally. A Deauville, quelques scènes du Candidat furent ajoutées. Alors que cette troupe joue pour l'Art, elle a connu à Deauville quelques malencontreux déboires. Des voleurs ont cru bon de s'emparer durant la nuit, en plus d'une auto qui fut retrouvée, du magnétophone avec les bandes enregistrées du spectacle ; ces derniers ne le furent malheureusement pas. « Tout, comme nous l'a écrit l'un de nos collègues, a été refait, racheté, réenregistré sans tapage ni récrimination d'aucune sorte, par Jean Chevrin et ses comédiens en fidèles et trop obscurs, serveurs de l'Art qu'ils ont la fierté d'être ». Nous voulons espérer qu'ils seront souvent sollicités pour jouer ce spectacle, qui mérite d'être connu et vu.

\*\*

### Au Cimetière Monumental

Le bureau, accompagné de quelques membres, auquel s'était joint M. le docteur Rambert, adjoint aux Beaux-Arts et représentant la ville, se sont rendus, selon l'usage, le dimanche matin 7 décembre, sur la tombe de Flaubert, au Cimetière Monumental, ensuite sur celle de Bouilhet. Puis ils sont allés se recueillir devant le tombeau familial de M. Jacques Toutain, leur ancien Président, qui se trouve dans le même cimetière.

---

# LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

## Assemblée générale extraordinaire du 21 Octobre 1961

### ÉLECTION D'UN NOUVEAU PRÉSIDENT

M. L. Andrieu, président de séance, lit les articles des statuts relatifs à la nomination du Président. Il fait remarquer la gravité des décisions à prendre et souligne que la nomination qui a motivé l'assemblée générale extraordinaire, suivant les termes des statuts, peut-être à vie, puisque les membres du Comité de Direction élisent un bureau et que celui-ci peut se réélire lui-même, par cooptation. Il précise que l'assemblée ne peut élire qu'un membre du Comité de Direction, mais engage le bureau et le dit comité à suivre la volonté de tous et à nommer comme président la personnalité qui aura été élue membre du comité.

M. Andrieu déclare avoir pressenti MM. Delrieu, Dubuc et Galérant, membres de la Société. MM. Delrieu et Galérant ont décliné l'offre qui leur a été faite. M. Dubuc se présente à l'assemblée et déclare faire acte de candidature, avec l'idée d'une modification des statuts pour une élection régulière du Comité de Direction.

Le vote à bulletins secrets d'un membre du Comité de Direction donne les résultats suivants :

M. André Dubuc, 19 voix.

M. Bernard Gence (non candidat), 2 voix.

Bulletin blanc : 1 voix.

M. Dubuc est déclaré élu à la pluralité des voix.

Aussitôt, les membres présents du Comité de Direction élisent à bulletins secrets le Président.

Votants : 4.

Bulletin blanc : 1.

M. André Dubuc : 3 voix.

Le Président de séance déclare M. Dubuc Président de l'Association des Amis de Flaubert, le félicite et lui offre la place qui lui revient au bureau. Le nouveau Président remercie l'assemblée de la confiance qu'elle lui a accordée et donne quelques aperçus sur les possibilités d'avenir de la Société, en même temps qu'il déclare conserver le bureau en exercice : M. Andrieu, secrétaire, et Senilh, trésorier.

*(Extrait du registre de la Société).*

\*\*

Ce Bulletin est le dernier imprimé sur ce format. Il sera complété par une table générale des articles parus dans cette série et par la table

alphabétique de tous les noms de personnes et de lieux cités. Elle est en voie d'achèvement. Elle sera importante et demande, pour être établie avec le minimum d'erreurs, beaucoup de patience et de temps. Elle sera fort utile aux érudits et aux chercheurs à qui, nous n'en doutons pas, elle rendra de rapides et nombreux services.

Pour la nouvelle série, nous adopterons le format international des revues, qui permet, en particulier, un classement uniforme sur les rayons de bibliothèques, en même temps qu'il est plus agréable aux yeux et se prête mieux aux reproductions photographiques.

\*  
\*\*

## Le nouveau bibliothécaire de la Mairie de Canteleu

Le décès de M. Edmond Ledoux a laissé la place vacante. M. Poulain, maire de Canteleu-Croisset, membre de notre Société, a désigné pour le remplacer notre ami Lucien Andrieu, secrétaire des *Amis de Flaubert*. Nous nous en réjouissons vivement. Avec lui, la tradition flaubertienne sera assurée et maintenue.

Rappelons à ce sujet que le bibliothécaire s'y tient chaque jeudi après-midi de 14 heures à 16 h. 30.

\*  
\*\*

## Les travaux des nôtres

M. Bernard Gence, de Rouen, vient de publier son premier roman : « Palmyre », dans la Collection Alternance. Il est basé sur le mystère de Louis XVII.

M. Roger Bésus publie aux Editions Plon son dixième roman : « Le Témoin ». Un autre est prévu qui, comme « Salammbô », aura la terre tunisienne pour base.

M. J.-H. Donnard vient de faire paraître aux Editions Armand Colin : « Balzac, les réalités économiques et sociales dans la Comédie humaine », qui fut le sujet de sa thèse principale en vue du doctorat ès-lettres.

A tous, nos félicitations et nos encouragements.

\*  
\*\*

## Prochain Bulletin

La Société consacrera son prochain Bulletin au centenaire de la publication de « Salammbô ». Il est demandé à nos membres, aux professeurs qui ont étudié ce roman ou qui ont des détails inédits, de bien vouloir adresser des notes ou des articles en vue de leur publication, au Président chargé de la préparation du Bulletin.

## ERRATUM

Dans le Bulletin n° 19, dans l'article de M. Jean Pommier, sur le thème de la femme mal mariée, il y a lieu de corriger les fautes suivantes :

- P. 16, 3<sup>e</sup> ligne en partant du bas, au lieu de Smark, lire **Smarh**.
- P. 16, note 1, au lieu de par, lire **pour**.
- P. 17, ligne 28, au lieu de « se presse », lire « **s'empresse** ».
- P. 18, ligne 33, au lieu de « échange », lire « **esclavage** ».



M. Pierre-Georges Castex nous prie de préciser que l'étude parue dans le précédent numéro était, à l'origine, un cours de licence. Selon la loi du genre, il s'est efforcé de fixer les connaissances acquises, sans prétendre faire œuvre d'érudition.

**DIMANCHE 1<sup>er</sup> JUILLET 1962 : Sortie annuelle**

**EXCURSION A CHARTRES**

par **Conches, Verneuil** (tombe de Louise Colet).

Au retour : **Dreux et Anet**.

Prix de l'excursion (sans repas) : **12 NF.**

---

*Les membres de la société, ayant la priorité, doivent se faire inscrire avant le 20 juin, en indiquant le nombre de places réservées, à M. Andrieu, 1, rue des Lourdines, Rouen. Ensuite, les places seront prises à l'Agence Havas à Rouen.*

## Bibliographie d'articles et d'ouvrages concernant Flaubert, Maupassant et Bouilhet

- BIELER (Arthur). La couleur dans *Salammbô* (Flaubert). (French review 1960, vol. 33, n° 4, p. 359-70).
- BOREL (Pierre). Lettres de Guy de Maupassant à son médecin présentées par P.B. (Œuvres libres 1960, n° 165, p. 3-14).
- BOSQUET (G.). Le romantisme de Mathô (A. Fl. et Nouv. rev. pédagogique ; 1<sup>er</sup> déc. 1960).
- BRENNER (Jacques). Les moustaches de Flaubert. (Cah. des Saisons), n° 25, printemps.
- BRIZMIER (Daniel). Une correspondante de Flaubert : M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie (II). (Amis de Fl., n° 17).
- H. C. (Henri Cahan). Pour un itinéraire de Guy de Maupassant au Pays de Caux (Amis de Fl., n° 17).
- CAMILUCCI (Marcello). Il misticismo estetico alle fonti della *Bovary*. (Ausonia 1957 ; vol. 12, n° 5, p. 27-33).
- CANNON (Joyce H.). Flaubert's documentation for Hérodiad. (French Study 1960 ; vol. 14, n° 4, p. 325-39).
- CASTEX (Pierre-Georges). Gustave Flaubert et M<sup>me</sup> Schlesinger. (Amis de Fl., n° 17).
- CENTO (Alberto). Il plan primitivo di « un cœur simple ». (Studi francesi gennio), avril 1960.
- CHARNEAU (Raymond). A propos du mot « incrustation ». La Légende de Saint-Jean l'Hospitalier. « Palais de rêves ». Les Humanités (classe de grammaire), avril 1960.
- DOWNS (John A.). Maupassant's *La Ficelle* and Bazin's *Billet de Mille*, Study and phil. 1960, vol 57, n° 4, p. 663-71.
- DELAISEMENT (Gérard). Histoire de deux chroniques, Maupassant et l'enfant. (Les cahiers naturalistes, n° 14, p. 569-74).
- DUBUC (André). L'arbre de Noël à Rouen (détails folkloriques pris dans M<sup>me</sup> *Bovary*). Essi (Bull. du Syndicat d'Initiatives de Rouen, n° 23, 1961).
- DUMESNIL (René). Guy de Maupassant, Légendes et vérité. (Livres de France, mars 1961).
- EUDE (Robert). Gustave Flaubert et les Académies. (Revue des Sociétés Savantes de Haute-Normandie, n° 23, 3<sup>e</sup> trimestre 1961, p. 63-76).
- EUDE (Robert). Le séjour de Gustave Flaubert à Déville-lès-Rouen. (Amis de Fl., n° 17).
- GALLET (Pierre (D<sup>r</sup>)). Quel diagnostic aurions-nous fait si nous avions soigné Flaubert ? ». Thèse médicale, 52 p., Paris, 1960. Foulon, 29, rue Déparcieux.
- GAUTHIER (E. Paul). Zola as imitator of Flaubert's style. (Moderne Language notes, may 1960).
- GÉRARD-CAILLY. Promenade sur le mont Canisy (M<sup>me</sup> d'Aulnoy, S. Arnould, Corneille, Flaubert, etc.) (Renaissance du livre, 1960).

- GIRARD (René). Mensonge romantique et vérité romanesque (Stendhal, *Flaubert*, Proust) Grasset 1961.
- GRUBBS (Henry A). Fictional time and chronology in the *Education sentimentale*. (Kentucky, foreign language, Quartely, 1958).
- GUILLEMIN (Henri). Le novembre de Flaubert (Bouquiniste français 1960, n° 23, p. 265-70).
- HERVAL (René). Non, il n'y a pas eu de baptême de Emma Bovary en Egypte. (Amis de Fl., n° 17).
- HEYWOOD (C. F.). Miss Braddon and G. Moore. (Comparative littérature, spring 1960).
- JEENER (J. B.). *Le beau viking* (Flaubert) devenu phoque suffocant. (Télémagazine n° 322, 24 au 30 décembre 1961).
- LAMBERT (Pierre). Le masque mortuaire de Flaubert. (Mercure de France, 1960, n° 1161, p. 176-81).
- LAMBIOTTE (A. L.). Les origines de G.F. en grand papier (A. de Fl., n° 14, 1960).
- LANOUX (Armand). Guy de Maupassant en canotier (Livres de France, mars 1961).
- LOZANO (Carlos). Paralelismes entre Flaubert y Eduardi Barrion. (Revista ibéro-americana 1959 ; n° 24, p. 105-16).
- LUPLAU JANSSEN (C.). Le décor chez Guy de Maupassant. (Munsksgaard Paris Librairie S. A. B. R. 1, 292-296, rue Saint-Jacques, à Paris).
- MARANINI (Balconi). (Lorenza visione e personiaggio secondo Flaubert — édit. altri studi francesi — Padoue Liviana). Ed. 1959, p. 187.
- MATIGNON (Renaud). Flaubert et la sensibilité moderne (Tel quel, 1960, n° 1).
- MATTHEWS (J. H.). Maupassant, écrivain naturaliste. (Cahiers naturalistes, n° 16, 1960).
- MOUSSERIE (Pierre). Sur une tentative de suicide de Guy de Maupassant. (Revue de la Haute Auvergne — janvier-mars 1960).
- NEUENSCHWANDER Naef (Claudia). Vorstellungswelt und Realität in Flaubert : *Boward et Pécuchet*. Wintethur Keller, 1959.
- PICCOLO (Francesco). Nota sulla soria della poetica du Flaubert. Studi in onora (A. Monteverdi, 1959 ; vol. 2, p. 594-603).
- ROSS RIDGE (Georges). Représentative idéas of the deathwish in 19 th. century French Littérature (Chateaubriand, V. de l'Isle Adam, Gérard de Nerval, Leconte de l'Isle, *Flaubert*). (Kentucky Foreign Language Quarterly 1960, 3° quartier).
- ROUAULT DE LA VIGNE (René). Les ancêtres de Guy de Maupassant, leur noblesse discutée à tort. (Revue des Sociétés Savantes de Haute-Normandie, n° 23, 3° trimestre 1961, p. 77-99).
- ROUAULT DE LA VIGNE (René). Edmond Ledoux et le retour des livres de Flaubert à Croisset. « Tout Rouen » (Imprimerie rouennaise, 25, Pré-de-la-Bataille, Rouen, n° 64, 9 au 22 décembre 1961).
- ROUSSET (Jean). *Madame Bovary* ou le « livre sur rien ». Un aspect de l'art du roman chez Flaubert : le point de vue. (In saggi e ricerche di letteratura francese, Vol. 1, Milano 1960).
- RUKALSKI (Zigmunt). Autonchekhovand. Guy de Maupassant. (Theirs wiews on life and art. — (Etudes slaves et européennes, automne-hiver, 1960-61).

- 
- RYAN (Marjorie). Forster, James and Flaubert, a parallel. Notes and queries (march), 1961.
- SACHS (Murray). The meaning of Maupassant : Pierre et Jean. (French review, january 1961).
- SPAZIANI (Marcello). Gli amici della principessa Matilde. (Lettre inédite de Mérimée) Sainte-Beuve, Gautier, Flaubert, Renan, Taine, Goncourt, Maupassant. (Quaderni di cultura francese a cura della Fondazione Primoli 2), (Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1960).
- SPAZIANI (Marcello). Sulle tracce di Maupassant a Roma. (Studi romani, maggio giugno, 1961).
- SUDERGARD (Osten). Flaubert et la place des adverbes. Neuphilologische Mittelungen, n° 1.
- SUFFET (Jacques). A propos d'un exemplaire de *l'Education sentimentale*, Flaubert et Du Camp, Le livre et l'estampe, n° 22, p. 154-7.
- TILLET (Margaret G.). On reading Fl. (London, Oxford University Press, 1961).
- VERNIÈRE (Paul). Les Trois Contes de Fl. établis et présentés par P.V. (Bibliothèque de Cluny, A. Colin, 1960).
- VICO (René). Présence de Flaubert à Nogent-sur-Seine. (P.V. soc. acad. agric. Aube 1959 (1958), p. 25-6.
- VIROLLE (R.) Explication de texte : Une page de *l'Education sentimentale*. (L'Ecole, 17 déc. 1960).
- WEST (G.B.) Flaubert and Baudelaire. An echo of « une charogne » in *Bouvard et Pécuchet*. Modern language. Review 1960, vol. 55, n° 3, 417-8.
- X... Guy de Maupassant et la drogue. (Cahier Tour Saint-Jacques, 1960, n° 1, p. 86-91.
- 

*Prière à nos membres de nous communiquer le titre des articles, avec leurs références, concernant Flaubert, Maupassant et Bouilhet, paraissant dans leur presse régionale ou nationale.*

---

# LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU 1<sup>er</sup> JANVIER 1962

## SEINE-MARITIME

- Aimez Serge (D<sup>r</sup>), 50, rue du Général-Leclerc, Rouen.  
 Andrieu Lucien, secrétaire de la Société, 1, rue de Lourdines, Rouen.  
 Anneau Robert, 6, rue du Lieu de Santé, Rouen.  
 Bahaud Henri, directeur du Lycée, 30, rue Paul-Franckaël, Elbeuf-sur-Seine.  
 Bance (M<sup>me</sup>), 15, rue des Œufs-Brodés, Mont-Saint-Aignan.  
 Barnault (M<sup>me</sup>), 47, boulevard de la Marne, Rouen.  
 Bénard Lucie (M<sup>me</sup>), 25, rue Lenostre, Rouen.  
 Bertrand Jean (D<sup>r</sup>), 2, rue aux Ours, Rouen.  
 Bésus Roger, écrivain, ingénieur vicinal, Neufbosc, par Saint-Saëns.  
 Boudet Marcel, 29, rue d'Ernemont, Rouen.  
 Boutrolle Victor, notaire, 49, rue Louis-Pasteur, Mont-Saint-Aignan.  
 Breton Georges, 55, rue Louis-Pasteur, Mont-Saint-Aignan.  
 Bucaille Pierre, avoué, 12, rue de la Seille, Rouen.  
 Buchy-Méthiviers, libraire, 53, rue Ganterie, Rouen.  
 Canu Henri, 2, rue Saint-Denis, Rouen.  
 Casoni Jean, avocat, 37 bis, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.  
 Cauvin Max (D<sup>r</sup>), 2, rue aux Ours, Rouen.  
 Chesnelong Philippe, magistrat, rue du Général-de-Gaulle, Neuville-les-Dieppe.  
 Chevrin Jean, professeur au Conservatoire, rue du Bailliage, Rouen.  
 Clément Marcel, 12, rue Senard, Rouen.  
 Creignou Louis, 19, rue Poitron, Rouen.  
 Cusson Henri (D<sup>r</sup>), 2, rue Thiers, Rouen.  
 Dailly Robert (D<sup>r</sup>), 37, rue du Bac, Rouen.  
 Dardel Pierre, notaire, Boos.  
 Daveluy (M<sup>me</sup>), 74, rue de la République, Rouen.  
 Delrieu René, inspecteur général de l'enseignement, 22, boulevard des Belges, Rouen.  
 Denesle Maxime, avocat, 33, rue Etoupée, Rouen.  
 Denis Lucien, Cours d'Orléans, bât. C, Rouen.  
 Derrien Jean, professeur d'anglais, 148, rue Pasteur, Mont-Saint-Aignan.  
 Desprez, chirurgien-dentiste, rue Julian-Verron, Dieppe.  
 Dorville Jeanne (M<sup>me</sup>), 20, rue de l'Abbé-de-l'Épée, Rouen.  
 Dubos (M<sup>me</sup>), institutrice, Sauqueville, par Offranville.  
 Dubuc André, président de la Société des Amis de Flaubert, 11 et 13, rue Robert-Pinchon, Boisguillaume-lès-Rouen.  
 Dubus Geneviève (M<sup>me</sup>), 6, rue Couronné, Boisguillaume-lès-Rouen.  
 Dupic Jeanne (M<sup>me</sup>), conservateur des bibliothèques municipales et du Pavillon Flaubert, 1, place Restout, Rouen.  
 Dupuis Charles, 11, rue du Gros-Horloge, Rouen.  
 Dusseaux Roger, député de la Seine-Maritime, 31, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.  
 Eliot Suzanne (M<sup>me</sup>), 3, rue Crevier, Rouen.  
 Fallue René, 26, rue Liautey, Déville-lès-Rouen.  
 Fernandez, imprimeur, 38, rue Molière, Rouen.

- Flcury Jean** (D<sup>r</sup>), directeur de l'Ecole de Médecine, 5, rue Alain-Blanchard, Rouen.  
**Fouyé Yves**, conseiller à la Cour d'Appel, 13, rue de Campulley, Rouen.  
**Foucault (de)**, pharmacien, 6, rue de Crosne, Rouen.  
**Frère Etienne**, 3, rue Lefort, Mont-Saint-Aignan.  
**Gaborit Mathilde** (M<sup>lle</sup>), 47, place du Général-de-Gaulle, Rouen.  
**Gaillard**, Librairie du Port, 15 b, quai du Havre, Rouen.  
**Galerand (D<sup>r</sup>)**, 107 a, rue d'Elbeuf, Rouen.  
**Gence Bernard**, directeur d'assurances, 5, rue Saint-Denis, Rouen.  
**Gouge**, 20 b, rue Marie-de-Beaumont, Rouen.  
**Grandeau Yann**, 4, rue des Bons-Enfants, Rouen.  
**Gréboval (M<sup>me</sup>)**, 47, rue Molière, Rouen.  
**Grégoire André**, architecte des Monuments Historiques, 45, rue du Bac, Rouen.  
**Gruneisen Odile** (M<sup>lle</sup>), 38 a, rue Jouvenet, Rouen.  
**Guemy J.-F.**, professeur de français, 4, rue Général-Leclerc, Rouen.  
**Guéret Michel**, Hôtel de Dieppe, rue de la Rochefoucault, Rouen.  
**Hartoy (d') Maurice**, écrivain, La Cour Normande, Varengeville-sur-Mer.  
**Hélot Paul** (D<sup>r</sup>), 9, boulevard de la Marné, Rouen.  
**Herson Emille**, ingénieur agricole, 31, boulevard de l'Yser, Rouen.  
**Herval René**, président de la Société des Ecrivains Normands, 6, rue Claude-Groulard, Rouen.  
**Hossard Jean**, pharmacien, directeur du Musée de la Médecine (maison natale de Flaubert), 53, rue de la République, Rouen.  
**Istaz (M<sup>lle</sup>)**, 25, rue Lenostre, Rouen.  
**Jean Bernard** (D<sup>r</sup>), 55, rue de la République, Rouen.  
**Jean Maurice**, notaire, Caudebec-en-Caux.  
**Jouannot (D<sup>r</sup>)**, 30, rue Lamartine, Rouen.  
**Julia Fédia**, avocat, 3, rue du Donjon, Rouen.  
**Kammacher Léon**, directeur de la Prévention Routière (bât. Normandie), quai Cavelier-de-la-Salle, Rouen.  
**Lahaye Pierre**, 27, rue de Lessard, Rouen.  
**Le Marer René**, directeur d'école honoraire, 10, rue Poret-de-Blosseville, Rouen.  
**Lanfry Georges**, président de la Chambre de Commerce, 22, route de Dieppe, Déville-lès-Rouen.  
**Lapert Louis**, 34, rue Ferdinand-Lechevallier, Yvetot.  
**Larue Tony**, député-maire, 24, rue de l'Eglise, Grand-Quevilly.  
**Laurent Pierre**, inspecteur honoraire des Douanes, écrivain, 7, rue Gadeau-de-Kerville, Rouen.  
**Lecanuët Jean**, sénateur, 18, rue des Bonnetiers, Rouen.  
**Lecerf Maurice**, imprimeur, 22, rue des Bons-Enfants, Rouen.  
**Lefebvre Bernard**, photographe, 22, place Beauvoisiné, Rouen.  
**Lefebvre Jean**, professeur de lycée, Bihorel-lès-Rouen.  
**Lefebvre Pierre**, architecte, 74, rampe Cauchoise, Rouen.  
**Legouët Maurice**, 24, rue Descroizilles, Rouen.  
**Legras Elisabeth** (M<sup>lle</sup>), 8 et 10, rue aux Juifs, Rouen.  
**Legrix Jacques**, notaire, Ry.  
**Leleu Gabrielle** (M<sup>lle</sup>), bibliothécaire honoraire, 28, rue Saint-Maur, Rouen.  
**Lemonnier-Leblanc**, avocat, 19, rue Saint-Maur, Rouen.  
**Lepouzé Georges**, libraire, 50, rue Saint-Lô, Rouen.  
**Le Povremoyne Jean**, journaliste et écrivain, 6, rue de l'Hôpital, Rouen.  
**Leschevin de Prévoisin Roland**, directeur de la B.N.C.I., 7, rue Guy-de-Maupassant, Rouen.  
**Macqueron Pierre**, avocat, 2, rue Bouquet, Rouen.

- Mainemare Jean, 1, côte de Canteleu, Bapeaume-lès-Rouen.  
 Martin Auguste, 14, place Bigot, Fécamp.  
 Métails Georgette, directrice du Collège Gustave-Flaubert, 10, rue Beauvoisine, Rouen.  
 Menuïsement, libraire, 66, rue du Général-Léclerc, Rouen.  
 Michel (M<sup>me</sup>), 3, rue Général-Léclerc, Rouen.  
 Millot René, 8 a, rue de Sébastopol, Mont-Saint-Aignan.  
 Mongnet Louis (D<sup>r</sup>), Bolbec.  
 Montier Jean, rue du 8 Mai 1945, Rouen.  
 Mureau Octave, Saint-Aubin-sur-Scie, par Offranville.  
 Ozanne Albert, 1, place de la Madeleine, Rouen.  
 Pani Pierre, 7, rue de Tivoli, Rouen.  
 Parment Roger, 6, rue de l'Hôpital, Rouen.  
 Paumelle (D<sup>r</sup>), oculiste, 85 ter, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.  
 Peaucelle François, 8, rue de Sébastopol, Mont-Saint-Aignan.  
 Piard Isabelle (M<sup>me</sup>), 56, rue Jeanne-d'Arc, Rouen.  
 Pigeon (M<sup>me</sup>), libraire, 17, rue Louis-Ricard, Rouen.  
 Pinchon (M<sup>me</sup>), 20, rampe Cauchoise, Rouen.  
 Poullard Henri, imprimeur, 8, rue de Crosne, Rouen.  
 Priol Paul, chef de service, 24, boulevard Gambetta, Rouen.  
 Prion Jeanne (M<sup>me</sup>), 62, rue du Gros-Horloge, Rouen.  
 Privat Colette (M<sup>me</sup>), bât. A, îlot 207, quai Cavalier-de-la-Salle, Rouen.  
 Pruvost Roger, architecte D.P.L.G., 15, rue de la Seille, Rouen.  
 Rambert Robert (D<sup>r</sup>), adjoint aux Beaux-Arts, 9, rue Thiers, Rouen.  
 Rivette André, pharmacien, 47, boulevard de la Marne, Rouen.  
 Rouault de la Vigne René, journaliste, 4, rampe Cauchoise, Rouen.  
 Savale Henri, 14, rue de la République, Darnétal.  
 Senilh René, trésorier de la Société, 3, rue du Docteur-Léonard, Rouen.  
 Simon Gérard, bât. Andelle, imm. B, rue Jacques-Boutrolle, Mont-Saint-Aignan.  
 Slama Edmond, avocat, 38, rue de Fontenelle, Rouen.  
 Tissot Bernard, maire de la Ville de Rouen, avoué, 15 b, rue Campulley, Rouen.  
 Turgis (M<sup>me</sup>), 118, rue Beauvoisine, Rouen.  
 Vacherot (M<sup>me</sup>), 15, rue Louis-Bouilhet, Rouen.  
 Van Moë Jacques, libraire, 20, rue Thiers, Rouen.  
 Vauquelin Paul, maire de Maromme, rue de l'Eglise, Maromme.  
 Vicaire Pierre, directeur de « La Dépêche », Forges-les-Eaux.  
 Videoq Jean, notaire, Forges-les-Eaux.  
 Villandry (M<sup>me</sup>), écrivain, 8, place de la Rougemare, Rouen.  
 Walter Paul, 2, rue Charles-Lenepveu, Rouen.  
 Weynand Jean, masseur, 7, rue Quesnay, Rouen.  
 Wolf Pierre-René, directeur de « Paris-Normandie », président de la Presse Française, 6, rue de l'Hôpital, Rouen.

### COLLECTIVITÉS ET SOCIÉTÉS

Amys du Vieux-Dieppe, Ville de Canteleu Croÿsset, Ville d'Etretat, Ville de Grand-Quevilly, Ville de Rouen, Département de la Seine-Maritime, Ville d'Yvetot, Ville de Sotteville-lès-Rouen.

### EURE

- Dinant Claude, 22, rue Yvelin, Vernon.  
 Duramé Maurice, 1, rue de la Gare, Brionne.  
 Ferrand (M<sup>me</sup>), institutrice retraitée, H.L.M., 3, place de la Gare, Gisors.

Fontaine Lucien, instituteur honoraire, Saint-Etienne, par Saint-Pierre-du-Vauvray.

Mignot Georges, ancien directeur de raffinerie, Nassandres.

Pelleray, Les Hogues, par Perriers-sur-Andelle.

Raoul-Duval Edgar, Le Vaudreuil.

### CALVADOS

Gosselin (D<sup>r</sup>), 31, avenue du 6 Juin, Caen.

### MANCHE

Typlot Alain, instituteur, Saint-Malo-de-la-Lande.

### ORNE

Gallet (D<sup>r</sup>), Lonlay-l'Abbaye.

### SEINE

Ader, commissaire-priseur, 12, rue Favart, Paris (2<sup>e</sup>).

Barrère André, professeur lycée J.-B.-Say, 11 bis, rue d'Auteuil, Paris (16<sup>e</sup>).

Bruneau Jean, professeur, 3, rue Mary-Davy, Paris (14<sup>e</sup>).

Castex Pierre-Georges, professeur, 2, rue Albert-Malet, Paris (12<sup>e</sup>).

Chabert A., inspecteur général honoraire du Travail, 93, rue Olivier-de-Serres, Paris (15<sup>e</sup>).

Chevalley A. (M<sup>me</sup>), 26, place Jules-Ferry, Montrouge (Seine).

Chevalley E. (M<sup>me</sup>), 19, rue du Général-Leclerc, Paris (14<sup>e</sup>).

Chevreuil Claude, E. N. S. E. T., avenue du Président-Wilson, Cachan (Seine).

Dumesnil René, homme de lettres, critique musical, 74, avenue de la Bourdonnais, Paris (7<sup>e</sup>).

Fasquelle Jean-Claude, éditeur, 40, rue du Cherche-Midi, Paris (6<sup>e</sup>).

Finot (D<sup>r</sup>), 3, rue de la Plancher, Paris (7<sup>e</sup>).

Flobert R., 2, rue Danton, Paris (6<sup>e</sup>).

Francois Georges, 26, rue du Laos, Paris (7<sup>e</sup>).

Garcin Jean-Loup, 19, rue de Bourgogne, Paris (7<sup>e</sup>).

Giraudon, 121, boulevard Soult, Paris (12<sup>e</sup>).

Goujet Robert, avocat, 12, rue de Condé, Paris (6<sup>e</sup>).

Hébertot Jacques, directeur de théâtre, 78, boulevard de Batignolles, Paris (17<sup>e</sup>).

Joubert Jean, 4 bis, rue Gustave-Doré, Paris (17<sup>e</sup>).

Junyent Albert, 14, rue du Docteur-Goujon, Paris (12<sup>e</sup>).

Labracherie Pierre, 11, rue Edmond Roger, Paris (15<sup>e</sup>).

Lambert Jacques, éditeur, 6, place de la Madeleine, Paris (8<sup>e</sup>).

Lambert Pierre, 16, rue des Saints-Pères, Paris (7<sup>e</sup>).

Leblond-Zola Jean-Claude, 16, rue Stanislas, Paris (15<sup>e</sup>).

Leduc Pierre, 90, rue Cambronne, Paris (15<sup>e</sup>).

Lefai Henri, 9, rue Campagne-Première, Paris (14<sup>e</sup>).

Le Meur Simone (M<sup>lle</sup>), 41, rue Massue, Vincennes.

Mauvois André, homme de lettres, 86, boulevard Maurice-Barrès, Neuilly-sur-Seine.

Maynial Edouard, 4, rue de Sèvres, Paris (6<sup>e</sup>).

Michaux Jean, 13, rue du Clos, Paris (20<sup>e</sup>).

Mitterand Henri, 4, rue Cuif, Saint-Maurice (Seine).

Monmarché Pierre, 51, avenue Foch, Paris (16<sup>e</sup>).

Naaman Antoine, 21, rue de Conflans, Charenton (Seine).

- Parvi Jerzy, Centre Polonais de Recherches Scientifiques, 74, rue Lauriston, Paris (16<sup>e</sup>).
- Pascal Robert, 176, quai Louis-Blériot, Paris (16<sup>e</sup>).
- Pommier Jean, professeur au Collège de France, vice-président de la Société, 12, avenue de l'Observatoire, Paris (6<sup>e</sup>).
- Portal (M<sup>me</sup>), 80, rue Doudeauville, Paris (18<sup>e</sup>).
- Rat Maurice, critique et écrivain, villa de la Réunion, Paris (16<sup>e</sup>).
- Réande Jean, 16, rue Jules-Dumien, Paris (20<sup>e</sup>).
- Robin René, 8, avenue d'Eylau, Paris (16<sup>e</sup>).
- Robin (M<sup>me</sup>), 8, avenue d'Eylau, Paris (16<sup>e</sup>).
- Rousseau-Girard Jean, libraire expert, éditeur d'art, 7, rue de la Bourse, Paris (2<sup>e</sup>).
- Sabatier Jean, 19, avenue du Général-Leclerc, Paris (14<sup>e</sup>).
- Sadegh Chayestoh (M<sup>me</sup>), 149, rue du Mont-Cenis, Paris (18<sup>e</sup>).
- Scholtus Yves, professeur, pavillon IV, 68, rue du Général-Leclerc, Bois-Colombes (Seine).
- Tallec (Le), 13, villa Faucheur, Paris (20<sup>e</sup>).
- Toutain Georges, 108, rue Saint-Honoré, Paris (1<sup>er</sup>).
- Touzot Jean, 11, rue de Varenne, Paris (7<sup>e</sup>).
- Vicomte Paul, 44, rue R.-Lemercier, Paris (17<sup>e</sup>).
- Zola J.-E. (D<sup>r</sup>), 25, place Pigalle, Paris (9<sup>e</sup>).

#### COLLECTIVITÉS ET SOCIÉTÉS

- Direction des Arts et Lettres, 53, rue Saint-Dominique, Paris (7<sup>e</sup>).
- Ministère de l'Éducation Nationale, 110, rue de Grenelle, Paris (6<sup>e</sup>).
- Papeteries Navarre, 120, boulevard de Courcelles, Paris (17<sup>e</sup>).

#### SEINE-ET-OISE

- Bosquet Gaston, professeur honoraire, vice-président de la Société, 23, rue de la Résistance, Le Chesnay.
- Carit Maurice, 11, rue Pachot-Lainé, Livry-Gargan.
- Donnard J.-H., professeur, villa Solveig, route de Belleville, Gif-sur-Yvette.
- Dussort Paul, 12, rue du Départ, Enghien-les-Bains.
- Lambard Michel, 38, rue Maisant, Meudon.
- Millerand Jacques, 27, rue de Fontenelles, Sèvres.
- Meurand Robert, parc de Noailles, 38, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye.
- Salvaterra Nicole (M<sup>me</sup>), 10, rue Saint-Paul, Chaville.

#### AUTRES DEPARTEMENTS

- Barral Auguste, 1, place Louis-Chazette, Lyon (1<sup>er</sup>) (Rhône).
- Bibolet Françoise (M<sup>me</sup>), bibliothécaire, 14, rue Maurice-Bouchor, Troyes (Aube).
- Biondi Francis, résidence Saint-Christophe, 2, route de Galice, Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône).
- Cogny Denise (M<sup>me</sup>), 1, rue de Villaines, Sillé-le-Guillaume (Sarthe).
- Cogny Pierre, professeur, 1, rue de Villaines, Sillé-le-Guillaume (Sarthe).
- Colling Alfred, 51 bis, rue du Fossé-des-Tanneurs, Strasbourg (Bas-Rhin).
- Coquet Maurice, 5, rue Croisy, Charleville (Ardennes).
- Dumont M. (D<sup>r</sup>), G. mont (Gers).
- Gauthier Michel, 6, impasse Etienne-de-Lilhouette, Limoges (Haute-Vienne).

- Hayem Gilbert, 47, rue Jeanne-d'Arc, Nancy (Meurthe-et-Moselle).  
 Horrière Abel, 16, rue Victoire Américaine, Bordeaux (Gironde).  
 Jouglet Lucien, 12, place de Gaulle, Antibes (Alpes-Maritimes).  
 Lecoq Louis, chirurgien-dentiste, place des Halles, Retiers (Ille-et-Vilaine).  
 Mabire, directeur d'Ecole Normale, 72, faubourg Bourgogne, Orléans (Loiret).  
 Mallet Raymond, directeur adjoint à la Trésorerie Générale, Palais Saint-Waast, Arras (Pas-de-Calais).  
 Mazeraud Jean, 27, rue du Trou du Chêne, Orléans (Loiret).  
 Mélet André, Ker Noémie, avenue Josette-Bocq, Nantes (Loire-Atlantique).  
 Pégon Pierre, 34, rue Philippe-le-Hardi, Dijon (Côte-d'Or).  
 Pérès Henri, 175, boulevard de Telemly (Alger).  
 Poulet Yves, 28, rue Duquesnoy, Cambrai (Nord).  
 Praud Fernand (D<sup>r</sup>), 2, rue Fénelon, Nantes (Loire-Atlantique).  
 Pujolle Auguste, 9, place Jean-Jaurès, Bordeaux (Gironde).  
 Talva François, 8, avenue de France, Vichy (Allier).  
 Vigo René, avocat, 36, rue Vaillant-Deschainets, Troyes (Aube).  
 Villatte (V<sup>o</sup>), Le Bon Abri, Malemort (Corrèze).

#### ETRANGER

- Artinian Artine, professeur, 747 Ohayo Mt Rd, Woodstock (Etat de New-York), U. S. A.  
 Bart, B. F., professeur, Université de Syracuse, 10, New-York (U.S.A.).  
 Bataillard Hélène (M<sup>me</sup>), chemin de Fontenay, Lausanne, canton de Vaud (Suisse).  
 Brosset Georges, avocat, 5, rue Corratierie, Genève (Suisse).  
 Cento Alberto, via Mogadiscio, I E, Rome (Italie).  
 Chastain André, 4, rue Imbert-Galloix, Genève (Suisse).  
 Chevalier Henri, avocat, 17, rue de Campine, Liège (Belgique).  
 Chevrolet Eugène, Bisschop Callierstratt, 14, Haarlem (Hollande).  
 Delaloye Pierre, rue d'Amédée, Sion, canton de Vaud (Suisse).  
 Eberhardt Konrad, 25, Backlawicka 5m 11, Varsovie (Pologne).  
 Ferriou Louis, 23, rue du Parc, Casablanca (Maroc).  
 Ferriou Pierre, 55, rue du Docteur-Gieurre, Casablanca (Maroc).  
 Gothot Claudine (M<sup>me</sup>), 22, avenue Dejardin-Fayenbois, Beyne, prov. de Liège (Belgique).  
 Guerri Maris (M<sup>me</sup>), 5, viala Bienca Maria, Milan (Italie).  
 Gyergai Albert, professeur, 1, rue Filler, Buda-Pest (Hongrie).  
 Haloche M., 43, rue Julius-Hoste, Bruxelles III (Belgique).  
 Jacobs (A.-F.-J.), 24, Haydn straat, Leeuwarden (Hollande).  
 Kevis H.-H., 20, the Drive, Sevenoaks, Kent (Angleterre).  
 Lambiotte Auguste, 25, rue Sa'nt Bernard, Bruxelles (Belgique).  
 Lazzereschi Mario, directeur du Crédit Italiano, Piazza Cordusio, Milan (Italie).  
 Maia Hugo, 94, rua Libero Badaro, Sao Paulo (Brésil).  
 Mandell Léna L. (Miss), professeur Wheaton collège, Norton, Massachusets (U. S. A.).  
 Maranini-Balconi Lorenzo (M<sup>me</sup>), 24, via de la L'berta, Pavie (Italie).  
 Schmid Claude, avocat, chemin de Fossard-Conche, Genève (Suisse).  
 Shaw-Muyschondt Henriette (M<sup>me</sup>), Forest Lodge Hytye, Southampton (Angleterre).  
 Steinhard-Leins Helmut, homme de lettres, Deinshof-Klosterreichenbach, Wurtemberg (Allemagne).  
 Veckman Robert, 75, rue Alphonse-Renard, Bruxelles (Belgique).

- Walker Frank, 1000 Mason Street, San Francisco (U. S. A.).  
 West Constant B. (Miss), Hoyal Holloway Collège, Englefield-Green,  
 comté de Surrey (Angleterre).  
 Wetherill Peter Michael, 144, Otley, road Headingle Leeds, comté de  
 York (Angleterre).  
 Lansberg William, directeur du collège Darmouth Hanover, New-  
 Hampshire (U. S. A.).

#### INSTITUTIONS

- Lycée Corneille, Rouen (Seine-Maritime).  
 Lycée Gay-Lussac, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

#### ANGLETERRE

- Taylor Institution, Oxford.  
 University Leeds, Yorkshire.

#### CANADA

- Université Laurentienne C. P., 905, Sudbury, Ontario.

#### ETATS-UNIS

- Harvard Collège Library, acquisition département, Cambridge 38,  
 Massassuchets.  
 University of Colorado, library Boulder, Colorado.  
 University of Illinois, library, serials département, Urbana, Illinois.

#### BIBLIOTHEQUES

- Bibliothèques Municipales de Rouen, du Havre, de Caen, de Rennes, de  
 Nantes, de Marseille.  
 Bibliothèque Universitaire d'Aix-en-Provence.  
 Bibliothèque Municipale de Montréal, 1210, est rue Sherbrooke Montréal  
 P. Q. (Canada).  
 Bayerische Staatbibliothek, Erwerbungsabteilung, Munich (Allemagne).
-